déformés par l'étymologie populaire, d'après gutta et guttur. Mot de rituel, non attesté dans les textes. Sans doute du gr. xώθων en passant par un intermédiaire étrusque, gutun : le rapprochement avec guttur peut avoir été favorisé par la fréquence de la finale -rn- en étrusque.

eyathus, -I m. : coupe, vase à boire. Emprunt ancien (Plt.) au grec xóx00c, de caractère populaire. On trouve à basse époque les graphies quiatus, cuatus, quattus, dont dérive sans doute cattia, attesté dans les gloses, CGL I 521, 54, et demeuré dans les langues romanes; cf. M. L. 2434, et cyathina, 2433. — Dénominatif : cyathissō, -ās (= xxx0fl $\zeta\omega$ ), Plt.

cyclamen, -inis n. : cyclamen, plante. Emprunt au gr. xuxλaµlvov (-voc), déformé sous l'influence des autres noms de plantes en *-men*, type grāmen, legūmen, etc. Non attesté avant Pline, qui emploie la forme grecque cyclaminos. Calque latin : orbiculāris.

**cyenus, -ī** m. : cygne. Emprunt d'abord savant et poétique au gr. κύχνος, qui a détrôné olor et qui est passé dans les langues romanes sous la forme *cienus*, v. fr. *cisne*; cf. M. L. 2435, *cycnos* et *cycinos*. Attesté depuis Lucrèce et Cicéron, qui en a deux exemples, mais sans doute plus ancien, comme le prouve l'emploi proverbial : *auid enim contendat hirundo cycnis*, Lucr. 3, 7.

Dérivé : cycneus (quigneus, Gloss.) = xúxveta.

#### cydoneum : v. cotoneum.

cylindrus, -I m. : cylindre. Emprunt au gr. χύλινδρος, effectué par la langue scientifique et par la langue rustique (Caton), où le mot désigne un « rouleau ». Nombre de formes romanes remontent à \*colondra, c'est-à-dite à une forme influencée par columna, cf. Serv., G. 1, 178, cylindro : i. e. lapide tereti in modum columnae, et les gloses, où cylindrus est expliqué par semicolumnium. M. L. 2437.

Dérivé latin : cylindrātus.

cỹma, cũma, -ae f. : emprunt latinisé (Lucil.),  $a_{Vec}$ , changement de genre et passage à la 1<sup>re</sup> déclinaison, au gr. xõµa « summitas olerum uel arborum », Isid., Or. 17, 10, 4. Une prononciation cima est fréquemment attestée par la graphie; c'est à cima que remontent la plupart des formes romanes, M. L. 2438.

cýmatium, cümatium, -ī n. : emprunt fait par la langue de l'architecture au gr. κυμάτιον « cimaise ». M L. 2439.

cymba : v. cumba.

cymbalum, -ī n. : cymbale. Emprunt au gr. κόμβα. λον (Catul., Cic.). M. L. 2441; irl. cimbal. Dérivés : cymbalissõ (Hemina), -lāris, -lārius.

(iremina), -uris, -uri

cyminum : v. cuminum.

cyparissus : v. cupressus.

cyprum : v. cuprum.

cytisus, eutisus, -I f. (cytisum n.; quitisus, Diose., Schol. Vg. Medic. 10, 7) : cytise. Emprunt au gr.  $x\delta m$ .  $\sigma o c$  (attesté depuis Varr.), passé dans les langues hispaniques : esp. codeso, et en toscan citiso. M. L. 2447.

Le mot grec ne désigne pas notre cytise commun, mais une plante fourragère, sans doute une grande luzerne; cf. Pline, NH 13, 130. dacruma : v. lacruma.

dactylus, -ī m. : 『emprunt au gr. δάχτυλος (d'origine sémitique) demeuré dans les langues romanes avec le sens de « datte » (dactilus, Apicius) et de « pholade, dail », ainsi appelé « ab humanorum unguium similitudine », pine, 9, 184. M. L. 2457; B. W. s. u.

D

daenlum, -a : CGL I 84, 91; M. L. 2458. Voir falx.

daedalus, -a, -um : -am a varietate rerum artificiorumque dictam esse apud Lucretium (1, 7) terram, apud Ennium (Inc. 46) Mineruam, apud Vergilium (Aen. 7, 282) Circen, facile est intellegere, cum Graeci δαιδάλλειν significent variare..., P. F. 59, 26.

Emprunt poétique (Enn., Lucr., Vg.) au gr.  $\delta \alpha (\delta \alpha \lambda \alpha \varsigma)$ de sens à la fois actif : natura daedala rerum, Lucr. 5, 534, et passif : daedala signa, id. 5, 145 (=  $\delta \alpha (\delta \alpha \lambda c \varsigma)$ .

daemõn, -ŏnis m. : emprunt au gr.  $\delta \alpha l \mu \omega v$ . Varron n'emploie encore que le mot grec : xαχλς  $\delta \alpha l \mu \omega v$ , Men. 539. Latinisé seulement dans Apulée ; surtout fréquent dans la langue de l'Église (où il a pris un sens spécial d' « esprit infernal, démon ») ; c'est ainsi que St Aug. crée daemonicola, Giu. d. 9, 19, et St Jér. daemoniārius. Celtique : irl. demun, gall. gevan. — Daemoniāsus semble avoir été créé sur le participe grec féminin δαιμονιῶσα, dont la finale aurait été assimilée aux formations suffixales latines en -ōsus ; cf. daemoniacus à côté de daemonicus = gr. δαιμονιῶσς.

dagnados : sunt aulum genus quas Aegyptii inter potandum cum coronis deuincire soliti sunt, quae uellicando morsicandoque et canturiendo adsidue non patiuntur dormire potantes, P. F. 60, 11. Mot étranger? Cf.  $\delta \alpha x v l \zeta$ ·  $\delta p v to v el \delta o \zeta$ , Hes.

daliuum : supinum ait esse Aurelius, Aelius stultum. Oscorum quoque lingua significat insanum. Santra ucro dici putat ipsum, quem Graeci Sellauov, i. e., propter cuius fatuitatem quis misereri debeat, P. F. 59, 17. Mot d'origine et de sens incertains, non attesté dans les textes.

dalmatica (scil. uestis) f. : dalmatique, tunique large à manches longues originaire de Dalmatie. Mot de basse époque (éd. de Diocl.). M. L. 2463 et 2462, dalmata « sabot » (comme gallica).

-dam : particule généralisante ou indéfinie, qu'on a dans qui-dam; v. dum.

dāma : v. damma.

damaliō, -ōnis f. : génisse; emprunt latinisé, avec suffixe -ōn, au gr. δάμαλις (Lampr.). Cf. dam(m)a.

damascēna, -örum n. pl. : prunes de Damas. Dérivé de damascus, transcription du gr. Δαμασκός. Attesté à partir de Pline. M. L. 2464. Le nom de la ville, qui était célèbre par la qualité de ses aciers et de ses laines (cf. Thes. Onomasticon III 24, 28-32), est aussi demeuré dans les langues romanes. M. L. 2465, *Damascus*.

Damia, damium : sacrificium quod fiebat in aperto in honorem Deae Bonae, dictum a contrarietate, quod minime esset  $\delta \alpha \mu (\delta \sigma t \sigma v)$ , i. e. publicum. Dea quoque ipsa Damia et sacerdos cius damiatrix appellabatur, P. F. 60, 1. Sans doute emprunt au gr.  $\Delta \alpha \mu (\alpha, d e sse a dorée à Épi$ daure, où elle était associée à Aùξησία, et à Égine, cf.Hdt. 5, 81 et 85; Paus. 2, 30, 4; l'homonymie de da $mium et de gr. dorien <math>\delta \alpha \mu t ov$  (= att.  $\delta \eta \mu t ov$ ) doit être fortuite. Damiātrīx suppose un verbe dénominatif \*damiāre « célébrer le culte de Damia » ou peut avoir été bâti directement sur damia, cf. uindēmia/uindēmiātrīx. Sans exemple dans les textes.

damma  $(d\bar{a}ma)$ , -ae c., mais surtout masculin; féminin dans Hor., C. I 2, 13; le genre masculin a entraîné la création d'une forme dammus (damus, Not. Tir. 108, 73; cf. M. L. 2466) : daim. Attesté depuis Virgile. Roman. Passé en germanique : v. h. a. tām, ags. dā; le breton dem provient du fr. daim. Diminutifs : dammula (Apulée, langue de l'Église), dam(m)ulus.

Un rapport avec domãre n'est pas plausible, à cause du sens. Mot étranger, peut-être celtique; cf. irl. dam allaid « cerf » (dam signifiant « bœuf », comme gr.  $\delta \alpha \mu \dot{\alpha}$ .  $\lambda \eta \varsigma$ ,  $-\lambda \eta$ ). Cf. damalio.

damnum, -ī n. : dommage, perte, dépense. S'oppose à lucrum, cf. Plt., Cap. 327, ubi... damnum praestet facere quam lucrum, à incrēmentum ; s'allie à sumptus (Ps. Asc., Verr., p. 175), iactūra, dētrīmentum. En droit, désigne quelquefois les « dommages et intérêts » payés pour une perte matérielle (Loi des XII tables), et par extension l' « amende » (le mot propre est multa) ou la peine (poena). Quoi qu'on en dise parfois, aucun rapport n'est senti en latin entre damnum et dare. L'expression damnum dare n'est pas une figura etymologica ; le sens est « causer un dommage » (s'opposant à damnum facere « faire une dépense, une perte », e. g. Plt., Ci. 106, Tru. 228 (damnum dare); Ba. 1032, 784, etc.; cf. Thes. V 30, 29 sqq.). Dans Plt., As: 182, neque ille scit quid det, quid damni faciat; Tru. 81-82, eadem postquam alium repperit qui plus daret, damnosiorem meo exinde immouit loco, l'allitération n'implique pas un rapport étymologique. Il est donc impossible d'appuyer sur les sens et emplois attestés à date historique un rapport entre do et damnum. Attesté à toutes les époques ; surtout au pluriel chez les poètes. Bien représenté dans les langues romanes, ainsi que damnāre, M. L. 2467-2468; B. W. dam. (et dommage) Alb. dam. dem.

Dérivés et composés : *damnõsus* : 1º qui cause des pertes, coûteux ; 2º qui fait des pertes ou des dé-

penses, prodigue; indemnis : sans dommage. indemne (à nartir de Sén.) : indemnitās (Jurisc.) : damno. -ās : « damno adficere » (Nonius), cf. Plt., Tri. 829, nobilest apud homines pauperibus te (= Neptunum) parcere solitum, diuites damnare atque domare; cf. aussi l'expression damnāre aliquem uotī (uoto), les formules d'héritage heres meus damnas esto; legatum per damnationem, et la glose de Non. 276, 18, -are est exheredare. Lucilius Sat. lib. XI (22) : ... hunc Tullius. inguam, | index heredem facit, et damnati alii omnes. Dans la langue du droit, damnāre, usité d'abord dans le sens de « frapper d'une amende », e. g. Cic., Verr. 1. 38, minoris HS triciens praetorium hominem non posse damnari, s'est dit ensuite de toute espèce de châtiment : « condamner » (opposé à absoluo), d'où indemnātus « non condamné » (depuis Plt.), de même que le composé condemno (cf. condono) créé pour marquer le fait de la condamnation (aspect déterminé). Damnāre s'est employé au sens propre comme au sens figuré ; dans la langue de l'Église, il a servi à traduire άναθεματίζειν; à basse époque, on le trouve au sens de « fermer », e. g. Arat. Act. 2, 111, -āre uiam, comme fr. « condamner une porte ». Condemnö, dans la langue grammaticale, a traduit aussi δ6ελίζω.

Damnō et condemnō ont de nombreux dérivés : damnābilis, damnātiō, condemnātiō, etc.

De damnō : irl. damnaim, gall. daoni (au sens religieux « damner »).

damnificus (Plt., Pall.) : qui cause des pertes, d'où damnificō, damnigerulus (Plt.).

damnās : de la langue du droit, usité seulement dans la formule damnās estō « qu'il soit condamné à ». Sans doute forme dialectale de damnātus avec syncope de la voyelle brève finale; cf. osq. Bantīns « Bantīnus », ombr. pihaz « piātus », etc. Hypothèse invraisemblable de Brugmann, I. F. 34, 397 sqq., qui fait de damnās un substantif abstrait \*damnāt(i)s « la condamnātion ».

On a rapproché gr. δάπτω « je partage », δαπάνη « dépense », δαψιλής « généreux »; le sens est éloigné : les correspondants grecs de damnum sont ζημία, βλάδη, ou φθορά. Le rapprochement avec daps, souvent proposé, est indémontrable; toutefois, l'identité de damnum et des mots arm. tawn, v. isl. tafn est séduisante. Peut-être ancien terme religieux (cf. damnāre uōtī)? V. daps.

dannus, -ī m.: «cūrātor uīcī». Motgaulois, qu'on trouve dans une inscription des Trēuerī, CIL XIII 4228; v. Loth, ap. Rev. celt., 38, 380. Composés : platio-dannus « cūrātor locōrum », CIL XIII 6776; arcanto-dan(os) « cūrātor argentī ».

danus : fenerator uel feneratio (Gloss.). Emprunt au gr. δάνος? Cf. danista, de δανειστής, d'où dérive danistārius.

dapino, -ās, -āre :  $\delta$ .  $\lambda$  de Plt., Cap. 897, acternum tibi dapinabo uictum, si uera autumas. Emprunt comique au gr.  $\delta \alpha \pi \alpha v \Delta \omega$ , avec influence de daps : « offrir (en sacrifice) ».

daps, -is f. (souvent au pl. dapēs; sg. dapis Juvenc.) : apud antiquos dicebatur res divina quae fiebat aut hiberna sementi aut verna... Itaque et dapatice se acceptos dicebant antiqui, significantes magnifice, et dapaticum negotium amplum ac magnificum, P. F. 59, 21. Sens premier : sacrifice, cl. Gaïus, Inst. 4, 28, pecuniam acceptam in dapem, i. e. in sacrificium impendere. De là, « repas rituel qui suit le sacrifice » : Cat., Agr. 50, 2, ubi daps profanata comes. taque erit. Le pluriel s'explique par la valeur collective du mot. En passant dans la langue profane, a désigné toute espèce de mets, nourriture, repas; cf. Liv. Andr., Carm. fr. 7, quae hace daps est? = Od.  $\alpha$  225,  $\tau_{ic} \delta ar$ 

Dérivés : dapālis : épithète de Jupiter « à qui l'on offre un sacrifice », cf. Caton, Agr. 132 ; dapāticus (cf. (cēnāticus) ; dapāticē, cf. plus haut.

Archaïque, conservé seulement dans la langue de la poésie à l'époque impériale.

Mot racine, comme ops, mais à vocalisme a, populaire. Cf. Benveniste, Don et échange dans le vocabulaire *i.-e.*, Ann. sociol., 1951, p. 16 sqq.

Terme de la langue religieuse conservé aussi par les dérivés arm. tawn « fête » et v. isl. tafn « animal pour le sacrifice ». Un mot parallèle, mais différent, est conservé dans v. angl. tiber « sacrifice », gr.  $\delta\epsilon \tilde{\tau}\pi vov$  et, peut-être, v. h. a. zebar « animal de sacrifice ». Cf. damnum et gr.  $\delta \alpha \pi 4 v_0$ .

dapsilis, -e : abondant, riche. Archaïque et post-classique. Emprunt au gr. δαψιλής avec influence de dapset substitution de suffixe.

Dérivés : dapsilitās (Paul. Nol.), -ter.

dardana, -ae i. (?) : nom de plante. Sans doute corruption de bardana.

dardanārius, -ī m. : spéculateur sur les blés. Mot tardif (Ulpien), dérivé sans doute du nom de la région, Dardănia, d'où provenaient les blés. Un rapport avec danus est peu vraisemblable.

darpus, -I m. : nom d'un petit quadrupède dans Polem. Silv. Non latin. V. Bertoldi, BSL 32, 149.

## dautia : v. lautia.

-dě : particule postposée qui figure dans l'archaïque quam-de, ombr. pane, ponne, osq. pan, pún. Sans doute identique à gr. - $\delta \varepsilon$  dans  $\delta \delta \varepsilon$ ,  $\delta \varepsilon$ , etc. Le -de de inde, unde peut s'y rattacher, mais admet une autre origine. V. dē et quam et dönec.

do : particule invariable, usitée surtout comme préposition et préverbe. Ne se trouve plus isolément que dans la locution proverbiale susque deque glosé plus minusue, P. F. 371, 4. En tant que préposition, de accompagne un ablatif et, comme ab et ex, marque l'origine, l'éloignement, avec une idée accessoire de mouvement de haut en bas (comme dans gr. xarà), nuance bien conservée dans certains composés : deorsum, deicere, descendere, mais qui ne lui est pas nécessairement attachée; cf. Lucr. 1, 788, a caelo ad terram, de terra ad sidera mundi; Cic., Fin. 1, 62, migrare de uita. Sert aussi à désigner l'extraction : oleum quod de matura olea fit, Cat., Agr. 65, 2 ; une partie prise dans un tout : ūnus dē multis « un d'entre la foule » = ex, gr.  $\pi \alpha \rho \dot{\alpha}$  (v.  $d\bar{e}be\bar{o}$ ); et dans cette valeur partitive se rencontre là avec le génitif (unus multorum), auquel il a de bonne heure tendu à se substituer ; cf. quo de genere à côté de cuius generis; Sall., Cat. 35, 2, ex nulla conscientia de culpa; Cic., Att. 2, 24, 3, iis de rebus conscium esse Pisonem.

Du sens de « en partant de », on est passé à celui de « à la suite de », Plt., Mo. 697, non bonust somnus de prandio, et au sens moral de « d'après, conformément  $p_{a}^{r}$ ,  $d\bar{e}$  sententiā,  $d\bar{e}$  industriā, qu'on trouve en osque,  $a_{a}$ ,  $d\bar{e}$  sententiā a (= gr. xarā dal senateis tanginud « dē senātūs sententiā » (= gr. xarā

- 165 -

dai service au sujet de », Plt., Au. 700, ibo intro ubi de acc.), ou « au sujet de », Plt., Au. 700, ibo intro ubi de capite meo sunt comitia (=  $\pi$  epì et génitil); concurrencé par super dans ce sens. — Comme on l'a vu à propos de ab, la préposition dē, forme plus pleine et qui avait l'avantage de commencer par une consonne, a tendu à se substituer à ab et à ex, tout au moins dans la langue parlée, cf. Thes. V 46, 40 sqq., et a fini par les éliminer dans les langues romanes.

Comme ab et ex, dē a servi à renforcer un certain Comme ab et ex, dē a servi à renforcer un certain mobre de particules, adverbes, prépositions, dont certaines apparaissent de très bonne heure : dehinc, deinde, désuper. Cet usage s'est beaucoup développé dans le latin populaire, cf. deante, décontrā (= ἀπέναντι), \*dēorās (d'où dēcrāstinātiō) et dēmāne (demain), dēforās, dēforīs (blāmé par Cledonius, GLK V 21, 22), M. L. 2520; deinter, deintrā, deintus (dans), dēlongē (= µαxρ6θει), dēmagis « ualdē magis », Non. 98, déjà attribué aux antiqui par P. F. 62, 18 : -pro minus (l. nimis) dicebant antiqui; dēretrō, M. L. 2582; dēsub, dēsubter, dēsubtus, dēsubitō, M. L. 2607, dēsuperne, dēsuprā, dēsursum (blāmé par Quint. 1, 5, 38), dētrāns. Cf. aussi de ex attesté dans l'Itala, Matth. 18, 28, et demeuré en roman, M. L. 2514.

Sur it. da, rhéro-rom. dad, da, v. Recueil Niedermann, p. 207.

De sert de préverbe dans un grand nombre de composés verbaux, où il marque souvent, comme on l'a vu. in mouvement de haut en bas. Il peut indiquer aussi une action faite d'après un objet : describo, depingo, un déplacement : deplanto, et par suite un changement d'état : il peut aussi, marquant l'éloignement, avoir une valeur privative ou diminutive : deargento (Lucil.), dearuo, decapito, decollo, deficio, desum, demens (cf. amens), debilis, dedecus. Il a pu servir à indiquer l'achèvement : debello « livrer un combat qui met fin à la guerre », deuinco « vaincre définitivement » (et decrepitus?). C'est par là que s'explique le sens de superlatif qu'il exprime, par exemple, dans depereo, « j'aime à mort » deamo, etc. Du reste, dans les verbes comme dans les adverbes, il arrive souvent que le sens de de (comme celui de ex) soit affaibli et que le préverbe serve simplement (comme dans les adverbes et les prépositions) à renouveler une forme simple vieillie et usée : dealbo (M. L. 2488 a). deambulo. deargento (Vulg.), deauro (M. L. 2489), derelinquo d'après desero. Usité de tout temps. Panroman ; cf. M. L. 2488. La longue de  $d\bar{e}$  est constante. Dans d'éhinc, d'éin >

dein (monosyllabe), l'abrègement peut être dû à la présence devant voyelle. Mais on peut se demander si le -dè qui apparaît dans *in-de*, *un-de*, en face de *hin-c*, *illim et illin-c*, *istim et istin-c*, n'est pas une forme brève de dē, postposée? Toutefois, cette particule peut être rapprochée du -de de quamde (v. quam), qu'on retrouve en osco-ombrien et dont le rapport avec dē n'apparaît pas.

Pour les dérivés, v. dēterior et dēmum. V. aussi dēnique.

V. Sommerfelt,  $D\bar{e}$  en italo-celtique (Oslo, 1920);  $d\bar{e}$  se retrouve exactement en celtique : irl. di, gall. di-, et ne se retrouve que là. L'osco-ombrien a des formes à Vocalisme a : osg. dat (et comme préverbe : da-di katted « dëdicāuit »), ombr. da-, préverbe dans da-etom « dēlictum ». (équivaudrait à lat. \* $d\bar{e}$ -itum). Sans doute apparenté à  $d\bar{o}$  de  $d\bar{o}nec$  et quand $\bar{o}$ . — Au contraire,  $a\bar{o}$ , ex et au- ont des correspondants hors de l'italo-celtique.

debeo, -es, -ui, -itum, -ere (forme refaite dehibuisti dans Plaute, Tri. 426, comme prachibeo assez fréquent) : proprement « avoir en le tenant de guelgu'un », de \*dehabeo, comme dego de \*deago « devoir » (alqd alicui) (s'oppose à praebēre); se dit de l'argent (pecūniam) ou de tout autre objet. De là : debitum : « le dû, la dette » et indebitus ; debitor « débiteur », qui s'oppose à creditor. ainsi Cic., Sest. 94, bona creditorum ciuium Romanorum cum debitoribus Graecis divisisse. - Debere s'emploie également avec un infinitif complément pour marguer l'obligation de faire une chose (cf. habeo), e. g. Cat., Agr. 119, quid facere debeas, et. dans ce sens, peut être impersonnel, comme oportet; ainsi Varr., L. L. 8, 61, debuisse aiunt... ut aucupem sic pisci(cu)pem dici. Cf., pour le sens, gr. ὀφείλω. La valeur d'obligation a tendu à s'affaiblir et parfois dēbeō, à basse époque, ne sert qu'à former une sorte de futur périphrastique, comme gr. μέλλω, cf. Eugipp., Seu. 31, 4, oppida in quibus debent ordinari, ou à introduire une hypothèse, St Avit, p. 74. 1, quae professio sua... etiamsi censeatis quod grauare me debeat; tous sens qui se retrouvent dans le fr. devoir. Ancien, usuel. Panroman; cf. M. L. 2490, 2492, 2493, debere; debita, -tum, B. W. dette; debitor.

dēbilis, -e (dēbil, Enn., A. 324, comme famul) : infirme, estropié, débile. Se dit du corps en général (dans la Vulgate trad. xulló; et correspond à ἀνάπηρος) ou d'une partie, jambe, pied, main ; cf. Celse 4, 9, cozarum dolor hominem saepe debiliat (= fait hoiter); Tite-Live le joint à claudus, 21, 40, 9; à mancus, 7, 13, 6; etc. Ancien, usuel. Conservé comme adjectif dans quelques formes romanes ou dans le verbe composé endeble « harasser » (prov., cat., esp.). M. L. 2491; et indēbilis, 4369.

Dérivés : debilitas, -to, -are et ses dérivés,

Composé dont le second terme doit renfermer un correspondant du mot conservé dans skr. bálam « force ». báliyān « plus fort » et v. sl. bóliï « plus grand »; gr.  $\beta \epsilon \lambda$ -t $\omega v$ ,  $\beta \epsilon \lambda$ tuotoc. Le b initial indique un terme populaire; et, en effet, le mot n'est pas védique; il est de ceux que le sanskrit a pris, avec l, à des parlers autres que ceux sur lesquels repose le védique le plus ancien.

### decănus : v. le suivant.

decem (forme vulgaire decim, fréquente dans les inscriptions) indécl. : dix. Nombre parfait, cf. Vitr. 3, 1, 5, quem perfectum numerum Graeci rékeuv dicunt, perfectum autem antiqui instituerant numerum qui decem dicitur; c'est-à-dire fin de série dans la numération décimale. De là, exprime une idée de grande pluralité, e. g. Plt., Ba. 128, si decem habeas linguas, comme decem milia (= µup(ot) exprime un grand nombre indéfini. Usité de tout temps. Parroman. M. L. 2497.

Dérivés : decumus, puis decimus (pour le vocalisme, cl. optumus, optimus) : dixième; decuma, decima f. : dime, M. L. 2503, gall. degwm; decimō, -ās : décimer (dexaretou, dexaréou) et ses dérivés, ēdecimō « choisir, trier » (Macr.); decimārius.

dēleō

De decuma, -mö proviennent : v. sax. degmo, v. h. a. tehhamön, tehmon.

decimānus (decu-) : 1º decimanus appellatur limes qui fit ab ortu solis ad occasum, alter ex transuerso currens appellatur cardo, P. F. 62, 25. L'origine de ce sens est expliquée dans Grom., p. 367, limes qui pro co quod formam X facial decumanus est appellatus; 2º decumana oua dicuntur et decumani fluctus, quia sunt magna. Nam et ouum decimum maius nascitur, et fluctus decimus fieri maximus dicitur, P. F. 62, 27. Le sens de « très grand » vient sans doute de ce que l'on choisissait, pour offrir aux dieux, le plus gros des dix œufs, etc., ou de ce que l'objet arrivant à la fin d'une série de dix héritait de l'idée de grandeur contenue dans le nombre : 3º de la 10º cohorte, d'où porta decumana, substantivé ; decumanus : percepteur de la dime (pour la forme, cf. osg. dekmanniúís, de la dédicace d'Agnone; sens mal déterminé).

decius : attesté comme nom propre Decius, osq. Dekis ; deciēs, (-ēns) : dix fois.

decānus (bas latin) : chef d'un groupe de dix hommes (fait d'après primānus, etc., avec influence du gr.  $\delta \varepsilon x \alpha$ ?); désigne, par suite, toute espèce de dignitaires civils, militaires ou religieux, en particulier le « doyen », cf. M. L. 2496 et decānia, M. L. 2495; decānicum : demeure des dizeniers. V. h. a. téhhan, b. all. deken, irl. decan.

 $d\bar{e}n\bar{i}$ , -ae, -a, distributif : dix par dix (sans doute d'après  $n\bar{o}n\bar{i}$ );  $d\bar{e}n\bar{a}rius$ , - $\bar{i}$  (scil. nummus) m. : denier; monnaie valant à l'origine dix as et qui conserva son nom quand sa valeur fut passée à seize as. M. L. 2553; v. angl. dinor, dinére, gall. dinair.

december, -bris (scil. mēnsis exprimé ou non) m. : décembre. Cf. september, octōber, nouember; Varr., L. L. 6, 34, dehinc Quintus, Quintilis et sic deinceps ad december a numero, M. L. 2498; irl. decimber. Dérivé : decembrius. decimātrus : dixième jour après les ides, chez les Falisques; cf. quinquātrus.

decurēs : decuriones, P. F. 63, 8; decuria : division du peuple romain, sans doute à l'origine groupe de dix equites commandés par un decurio, cf. centuria, centurio; puis tout groupe de dix : d. iūdicum, appāritorum, seruorum, etc. M. L. 2508; germanique : v. isl. dekor, m. b. all. deker, etc. De là : decurio, -ônis m.; decurionätus, -üs; decurio, -ās : répartir dans les décuries.

Composés en decem, decu-, dec- : decemplex et decuplex (d'après du-, quadru-plex); decemprīmus (singulier tiré du pluriel decem prīmī « les dix premiers citoyens d'une ville »); decemuir (tiré de decemuirī); decennis, decennium, decennālis; decuna : mesure de dix onces; decuplus et decuplõ, -āre; decussis, -is m. « ab decem assibus », Varr., L. L. 5, 170, cf. centussis. S'abrège en decus et se note par le signe X; de là decussõ, -āre, decussātiō, -tim, cf. Colum. 3, 13, 2, in speciem Graecae X litterae decussauimus, M. L. 2510.

Anciens juxtaposés où decem est le second terme : *ūndecim, duodecim, etc., avec leurs dérivés ūndecimus,* etc.

Cf. aussi uiginti, triginta, centum.

La nasale finale de decem, cf. ombr. desen-duf « duodecim », fait en général partie intégrante du nom de nombre « dix »; cf. skr. dáça, gr. 8kxa, got. taihun, irl. deich n, arm. tasn (avec un vocalisme réduit), etc. Toutefois, les composés tels que decuplus et le dérivé decuria n'ont pas de nasale; on peut penser à une analogie de centuplus, centuria. Mais par ombr. tekuries, dequier « decuriß », le fait semble italique commun, si le mot ombrien n'est pas emprunté au latin; l'osque a un nom propre Dekkviarím, « \*Decuviãrem »; l'ombr. tek vias est douteux; Vetter le traduit par « münificae » (T. E. II b 1). Or, on retrouve un thème en -u- en ger manique : got. -tigjus. La forme sans nasale apparait aussi dans deciés, qui peut être d'après quinquiés, seriés, ...centiës. V. centuria.

L'ordinal decimus est ancien; cf. skr. dacamáh, av. dasəmö, et, avec élargissement, irl. dechmad, gaul. decametos. Cette forme est du type septimus et de nönuson voit qu'il y avait m dans septem et decem, n dans nouem. Ceci ressort aussi des dérivés baltiques : v. pruss. dessīmts, lit. dešimtas, cf. gr. δέκατος, got. tai. hunda « dixième », en face de v. pruss. newīnts, lit. deviñtas « neuvième », avec formation en -to-, secondaire par rapport au type decimus.

-gintā dans uīgintā, -gintā dans trīgintā, etc., sont des formes d'un dérivé en -t- de decem, à vocalisme radical zéro; cf. skr. daçát-, v. sl. deset-, lit. dēšimt- et gr. δέ. xαδ-. V. uīgintā et trīgintā.

La formation de *december* et des autres noms de mois en -*ber* est obscure. M. Benveniste, BSL 32, 73, lui suppose une origine étrusque ; et l'on peut se demander si une pareille influence n'a pas agi sur *decurēs* (cf. *lūcerēs*) et, par suite, sur *decuria*, *centuria*.

### decermina : v. carpo.

decet, -uit, -ēre : il convient. Correspond pour le sens à πρέπει, decēns à πρέπων, εύπρεπής ; decentia a sans doute été créé par Cicéron pour traduire Eunpéneia, cf. N. D. 2, 145, colorum... et figurarum... ordinem, et, ut ita dicam, decentiam oculi iudicant ; d'où, à l'époque impériale. indecens (=  $d\pi\rho\epsilon\pi\eta\varsigma$ ), -center, -centia et même indecen (Pline) ; Cicéron emploie dedecet au sens de ampénet. De même, le composé archaïque condecet traduit συμπρέπει (peut-être avec influence de conuenit); mais le condecentia que le Thes. prête à Cicéron, De Or. 3, 200, est suspect. Impersonnel à l'origine, comme le prouve la construction avec l'infinitif « passif », Plt., Mi. 737, desisti decet; Am. Prol. 35, iniusta ab iustis impetrari non decet. Souvent joint à oportet : Mer. 750, sic decet, sic fieri oportet. Peut s'employer absolument : sic decet; et quand la personne est exprimée, elle est à l'accusatif : ut pudicam decet. Ce n'est que secondairement, sans doute quand decet a tendu vers la construction personnelle, que cet accusatif a pu être remplacé par le datif (d'après conuenit?); Plaute dit, Tri. 490, deos decent opulentiae et factiones, et Am. 820, istuc facinus.. nostro generi non decet. La construction personnelle est, du reste, assez rare et surtout poétique. Ancien et usuel. M. L. 2500. Adjectif en -bilis tardif : decibilis, M. L. 2501 : d.  $de\bar{o} = \theta \epsilon \circ \pi \rho \epsilon \pi \dot{\eta} \varsigma$ .

A decet se rattachent deux substantifs : decus, decor, et un adjectif : dignus :

decus, -oris n. : bienséance, décence, dignité; d'où « honneur » (cf. dēdecus) et « beauté », la beauté physique s'accompagnant de la dignité morale. Mais ce dernier sens est plutôt réservé à decor. Traduit à la fois εὐπρέπεια et δόξα. Ancien (Plt., Cat.), usuel.

decor, -oris m. (surtout poétique, à cause du genre

animé »; attesté depuis Laevius) : différencié par les glossateurs de decus : Isid., Diff. 1, 163, decus ad animum refertur, decor ad corporis speciem (cf. honōs), distinction qui correspond, du reste, souvent à la réalité. Le sens de «  $\delta\delta\xi\alpha$ , honōs » est tardif. Les dérivés proviennent de decus et decor, indifféremment :

decus vocaria adj. (archaĩque et postclassique) et dēdedecor, oris adj. (archaĩque et postclassique) et dēdecor, indecor(is); decõrus (decõriter; dē-, indecõrus; decorõsus, dēde-, inde-, tardifs, d'après formõsus, gloriõsus): decõrum traduit πρέπον, Cic., Or, 70; decorõ, -ās (decõrõ à basse époque): orner, embellir, d'où decorātus, M. L. 2507; decorātiõ, -men, -mentum, tardifs et rares; indecorõ (Acc.); indecorābiliter (id.); indecorõsus (Hilar.); con., dē-decorõ.

dignus, -a, -um (d'après les grammairiens, l'i de dienus serait long, et on le trouve avec apex) : digne ; sur Vi de dignus dans les langues romanes, v. Meyer-Lübke. Einf<sup>3</sup>. § 122. Comme dans quinque, l'indication de la quantité marque sans doute une notation de la prononciation fermée de la voyelle, normalement liée à la quantité longue en latin. Le rapport avec decet apparaît bien dans Plt., Mo. 52, dignissimumst : decet me amare et te hubulcitarier; dignum est est synonyme de decet. Pour la formation, cf. lignum et lego, tignum et tego, plenus et pleo. Sens : « qui convient à, digne de » et « qui mérite ». Correspond pour le sens à gr. «ξιος. Construit avec l'ablatif : d. aliquā rē; la construction avec le génitif est rare et mal attestée, sauf à basse époque. S'emploie dans le sens laudatif ou péjoratif, indifféremment : d laude comme d. supplicio. Ancien, usuel. M. L. 2641 (la plupart des formes romanes sont savantes); B. W. digne.

Dérivés : dignitās : mérite, dignité, haut rang (sens abstrait et concret; se dit spécialement des charges honorifiques dans l'État, cf. potestās), M. L. 2640; dignö, -ās (dignor) : juger digne, daigner = dētā, dētoūµat, M. L. 2639, B. W. s. u.; dignātiō (Cic.). Composés : indignus et ses dérivés indignor (indignāre, M. L. 4378), sgnātiō, etc.; condignus : également digne, lsóruµaç; dēdignor (= draztā, latin impérial) : repousser comme indigne; dēdignātiō; et \*disdignāre, M. L. 2366; B. W. sous daigner.

On ne voit guère d'autre moyén de donner une étymologie au verbe decet, avec son adjectif dignus, que d'en rapprocherle groupe athématique de hom. Séxro « il recevait » et de véd. dåsti « il rend hommage à ». L'ombrien tiçit, TE II a 18, façia tiçit est contesté : decet ou licet?, v. Vetter, Hdb., p. 195; l'i de tiçit est singulier en face de decet. Le thème en -es-, représenté par lat. decus et decor, est à rapprocher de skr. daçasydit « il cherche à plaire à, il sert », dont le primitif \*daçah n'est pas attesté. — Le gr.  $\delta \delta \xi \alpha$  « opinion, réputation, gloire » doit étre fait sur un désidératif de la racine de doxéo, etc., comme lat. noza en face de noceō. — V. aussi discō et doceō (et dexter?).

# dēcōtēs : v. cos.

décrepitus, -a, -um : décrépit. Mot du langage familier, uniquement appliqué aux vieillards ou à la vieillesse (Cic., Tusc. 1, 94).

Se décompose, évidemment, en  $d\bar{e}$  + creptus (de crepare), mais la modification de sens n'est pas claire. Bréal <sup>suppose</sup> que la vieillesse décrépite est comparée à un mur qui se lézarde ou à un arbre qui se fend. Mais le sens du préfixe serait étrange : de marquant d'ordinaire la cessation, le manque (à moins de supposer qu'il marque ici l'achèvement : décrepitus « qui achève de se fendre »?). Les anciens l'expliquent de différentes manières, par despērātus, iam crepera uita; ou encore par quia propter senectutem nec mouere se, nec ullum facere potest crepitum, P. F. 62, 12; ou par quod iam crepare desierit, i. e. loqui cessauerit, Isid., Or. 10, 74, etc. Cf. Thes. s. u. — Walde, I. F. 39, 92, voit dans l'emploi de décrepitus une image analogue à celle qu'on a dans homo est bulla, animam ébullire.

Expression imagée de la langue familière, dont le sens apparaît fixé dès les premiers exemples et dont, faute de pouvoir en suivre l'évolution, on ne peut fixer l'origine avec certitude.

### decuria, decussis : v. decem.

dēfendō, -is : v. fendō.

- 167 -

döfrutum, -ī (ā dans Plt., Ps. 741; ŭ dans Vg., G. 4, 269; inscriptions et manuscrits defrictum, Mul. Chir. defritum) n. : vin cuit, raisiné. — a deferuendo, Palladius 11, 18, 1; cf. Varr. ap. Non. 551, 18, sapam appellabant quod de musto ad mediam partem decoxerant; defretum (sic codd.), si ex duabus partibus ad tertiam redegerant deferuefaciendo. Terme de la langue rustique, attesté depuis Plaute et Caton.

Dérivés : defruto, -as; defrutarius, -ium.

On rapproche v. h. a. briuwan « brasser », thrace βρῦτος, qui désigne une boisson fermentée (cf. brisa), îgr. ἀπέφρυσεν · ἀπέζεσεν, Hes. V. ferueō; fermentum.

degener : v. genus.

dēgūnō : v. gustus.

dēierō : v. iūrō s. iūs.

deinceps : v. le suivant.

deinde (de-inde, puis deinde dissyll.), dein adv. : à la suite, ensuite. Usité de tout temps. Conservé dans quelques langues romanes, M. L. 2525, Deinde est la forme la plus ancienne ; dein en est une forme abrégée ; Cic., Or. 154, ain pro aine ... dein etiam saepe et exin pro deinde et pro exinde dicimus. Deinde seul est attesté épigraphiquement ; dein (comme proin, etc.) se rencontre seulement devant consonne. La comparaison de dehinc suffit à prouver que deinde est antérieur à dein. De ce dernier a été tiré deinceps : successivement, à la suite. Correspond à gr. ¿ξῆς, ἐφεξῆς : souvent joint à inde, posteā, deinde, cf. gr. ἔπειτα έξῆς. Attesté seulement depuis la Lex Repet. (adjectif) et Varron (adverbe). Usuel, mais non roman. Deinceps est un ancien adjectif, comme on l'a vu, s. u. capio; cf. princeps, et on le trouve dans ce sens, Lex Repet. CIL I<sup>2</sup> 583, iudex deinceps faciat pr(incipe cessante, item quaestor). Mais, en dehors de cet exemple, il n'est employé que comme adverbe; et le deincipite die d'Apulée n'est qu'un barbarisme, amené par le rapprochement avec incipio et influencé dans sa flexion par anceps; cf. P. F. 62, 7, deinceps qui deinde coepit ut princeps qui primum coepit.

### delecto (-tor) : v. lax, lacio.

dēleo, -ēs, -ouī, (dēluī tardif; cf. Thes. V 433, 61), -ētum, -ore : Prisc., GLK II 490, 8, a « deleo » cuius

#### dēlērus

simplex in usu non est, « deletum »; a « delino » « delitum » nascitur; ibid. 19, « deletum » a « deleo » unde et « letum » ipsa res quae delet, quasi a « leo » simplici nascitur quad in usu non est, ex quo « deleo deleui ». Confusion de delinō (v. linō) et de \*dē-oleō, cf. ab-oleō? Deux sens : 1º effacer, biffer (déjà dans Caton, Or., frg. 2), cf. aboleō; 2º détruire, raser. Traduit gr.  $d\pi$ - ou žξαλείφω. Cf. dēlētīcius = χάρτης ἀπαλίπτος, παλίμψηκτρον. Ancien, classique, usuel. Conservé dans le prov. delir, M. L. 2533.

Autres dérivés : dēlētiō (rare, un exemple de Lucilius; repris par la langue de l'Église); dēlētor (rare et tardif; mais Cicéron a hasardé une fois dēlētrīz en l'introduisant par paene, Harusp. resp. 49); dēlētilis (Varr., is spongia « éponge à effacer »); dēlēbilis et indēlēbilis (Ov. = ἀνεξάλειπτος, Isocr.); dēlētīcius (Ulp.); v. plus haut, « palimpseste ».

V. ab-oleō, ab-olēuī.

### dēlērus : v. līra.

dellberō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : délibérer, mettre en délibération (absolument, ou avec complément précédé de dē, ou à l'accusatif : rēs dēlīberāta), et, par extension, « résoudre, décider de ». Attesté depuis Plaute; appartient plutôt à la langue écrite.

Dérivés :  $d\bar{e}liberatio$ ;  $d\bar{e}liberatious$  : -m genus =  $\gamma \dot{\epsilon}$ voc συμβουλευτικόν; les deux mots sont surtout employés par Cicéron et Quintilien;  $d\bar{e}liberamentum$  (Labér.);  $d\bar{e}liberabundus$  (T.-L.);  $d\bar{e}liberanm$  (Gloss., d'après arbitrium). Les anciens font dériver  $d\bar{e}liberare$ de libra, libella, ainsi P. F. 65, 3, a libella qua quid perpenditur dictum. Mais on attendrait \* $d\bar{e}librare$ . Cf. Rhet. Her. 3, 2, 2.

Semble plutôt être un composé de *līberō* spécialisé dans un sens imagé, comme *resoluere*?

dělibūtus, -as, -um : oint, arrosé, trempé de. Seul, l'adjectif est ancien (Plaute) et attesté dans la bonne langue; des formes verbales telles que *dēlibuit*, *dēlibuitur* ne figurent que dans Tertullien, Solin (un<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne) et sont manifestement refaites sur *dēlibūtus*. L'adjectif présente sans doute le degré zéro \*libde la racine \*leib-, cf. *lībō*, -ās. Peut-être influencé par imbūtus, inexpliqué.

delicătus, -a, -um : voluptueux, délicat (dans tous les sens du mot français), tendre, efféminé, raffiné, mignôn. Se dit des personnes comme des choses : delicatissimo litore, Cic., Verr. 2, 5, 40, 104; delicata nauigia, Suét., Vit. 10. Ancien, usuel. M. L. 2538, 2537, \*dēlicātiāre.

Dérivés et composés :  $d\bar{e}lic\bar{a}(ti)t\bar{u}d\bar{o}$  (bas latin et rare) ;  $ind\bar{e}lic\bar{a}tus$ .

Étymologie douteuse. Celle de Festus, P. F. 61, 11, delicata dicebant deis consecrata, quae nunc dedicata. Vnde adhuc manet delicatus quasi luxui dicatus, ne s'appuie sur aucun exemple et semble de pure fantaisie. Délicatus, quelle qu'en soit l'origine, a subi l'influence de déliciae : Isid., Or. 10, 70, delicatus quod sit deliciis pastus, uiuens in cpulis et nitore corporis; cf. Sén., De breu. uit. 12, 7, audio quendam ex delicatis (si modo deliciae uocandae sunt uitam et consuetudinem humanam dediscere)...

delicia, deliciae: v. colliciae.

# dēliciae : v. lax, laciō.

\*dēlieus, -a, -um : sevré. Adjectif restitué dans Var., R. R. 2, 4, 16, cum porci depulsi sunt a mamma, a quibus dam delici (deliti codd.) appellantur. Peut-être faut-il y joindre dēliculus, qu'on lit dans Cat., Agr. 2, 7, armenta delicula, oues deliculas, dont le sens est incertain. On Pexplique par \*dē-lic-us, composé de \*lac, forme sans suffixe de \*lact-; d'autres y voient un doublet de dēli. cuus, de dēlinguere, dont il y a un exemple dans Plt., Cas. 205, ce qui ne convient ni pour le sens ni pour la forme. Groupe obscur.

dēlīniō : v. lēnis.

dēlinā : v. linā.

deliquium : v. linquo.

dēlīrō : v. līra.

delphīnus, -ī m. : dauphin. Emprunt ancien (Accius) et latinisé au gr.  $\delta\epsilon\lambda\varphi(\varsigma, -\bar{\imath}vo\varsigma$  et passé dans les langues romanes, M. L. 2544, et en irl. *deilf*. La poésie et la prose impériale ont préféré la transcription du mot grec : *delphīn*, *delphīs*, -īnis. Cf. *abacus*.

dēlūbrum, -ī n. (souvent au pluriel) : temple, sanctuaire, sans qu'il soit possible de préciser le sens dans la littérature, quoique l'App. Probi note, GLK IV 202 inter templa et delubra hoc interest quod templa ubi simu. lacra sint designat, delubra uero aream cum porticibus designat, ni d'en déterminer la signification primitive que les commentateurs font varier au gré de leurs fantaisies étymologiques. Cf. Macr., Sat. 3, 4, 2, Varro libro octauo rerum diuinarum delubrum ait alios aestimare in quo praeter aedem sit area assumpta deum causa... alias in quo loco dei simulacrum dedicatum sit, et adiecit, sicut locum in quo figerent candelam candelabrum appellatum. ita in quo deum ponerent nominatum delubrum : P. F. 64. 6, delubrum dicebant fustem delibratum, h. e. decorticatum quem uenerabantur pro deo; cf. Serv. auct., Ac. 2. 225. Masurius Sabinus delubrum effigies, a delibratione corticis. Cincius, frg. Serv., Ae. 2, 225, delubrum esse locum ante templum, ubi aqua currit, a deluendo (cette étymologie est celle qui est adoptée généralement); cf. Isid., Diff. 1, 407, -a sunt templa fontes habentia ad purificandos et abluendos fideles... Le mot est attesté à toutes les époques, mais est d'un emploi plus rare que templum et semble d'un niveau plus relevé. Cf. po(l)lūbrum?

-dem : particule postposée qui s'ajoute à un certain nombre de formations pronominales ou adverbiales : *idem, quidem, titdem, pridem*, etc., pour en préciser la valeur. Sans doute apparentée à -dam, -dum. Pour -em, cf. enim.

#### dēmö : v. emō.

dömum adv. (demus dans P. F. 61, 21, demum quod significat post, apud Liuium (dub. 44) demus legitur. Alii demum pro dumtaxat posuerunt). — Si dēmus est réel, il est à dēmum comme aduersus à aduersum. Le Servius auctus, Ae. 6, 154, définit sic demum : ad postremum, h. e. nouissime. Dēmum est peut-être un superlatif formé sur dē, comme summus est formé de \*supmo-s et comme extrēmum, postrēmum le sont de ex, post. Souvent joint à igitur, tum, nunc, ibi, etc., qu'il précise. Démum, qui signifiait « de là et pas plus loin », a pris la nuance de « précisément, exactement », tum démum, et par suite de « seulement ». Cf. déterior. A peut-être servi de modèle à extrê-, postrê-, suprê-mus. Usité de tout temps; non roman.

dönārius : v. decem, dēnī. De là gr. δηνάριον, d'où skr. dīnārdh « dinar ». Passé aussi en v. isl. dīnere, v. angl. dinor.

dēnī : v. decem.

danicales : v. nex.

deniqué adv. : enfin, à la fin. Conclut une énumération, une argumentation, une gradation ; de là son sens de \* pour tout dire, en un mot, même ». Confondu avectandem, dont il a le sens temporel. Il est à noter quedenique introduisant une dernière proposition se placepresque toujours avant le premier mot ; accompagnant,au contraire, le dernier terme d'une énumération, il seplace le plus souvent après celui-ci, comme un enclitique. Usité de tout temps ; non roman.

Pour la forme, cf., en partie,  $d\bar{o}nec$ . Le premier terme est  $d\bar{e}$ - (cf.  $d\bar{e}$ -mum), employé avec valeur adverbiale et suivi des deux particules -ne- (v. cette particule; cf. hocci-ne, etc.) et -que (avec valeur indéfinie; cf. quisque). V. -que.

dens, dentis m. (ancien thème consonantique : abl. dente, gén. pl. dentum; cf. Varr., L. L. 8, 68; dentium est analogique de gentium. etc.) : dent de l'homme ou des animaux; s'applique par extension à tout objet de forme ou d'usage comparable; cf. Non. 462, 3, dentes non solum quibus cibus adteritur, sed omnia quibus aliqui exsecari (ersi-) uel teneri potest Vergilius dici uolui (G. 2, 406; Ae. 6, 3) : dent de la charrue, du peigne, du râteau, de la fourche, de l'ancre, etc. S'emploie aussi au sens figuré, comme notre « avoir la dent dure ». Usité de tout temps. Panroman, avec passage partiel au genre féminin attesté dans Cass. Fel., Greg. Tur., v. B. W. s. u. M. L. 2556 (dénte).

Dérivés et composés : dentātus : garni de dents, denté, dentelé (= lit. dantuotas), M. L. 2560; dentōsus (Gloss.); dentālis, d'où dentālia, n. pl. (et tardif dentāle) : partie de la charrue où s'enclave le soc; dents de râteau, M. L. 2559; dentāneus : dentelé (de l'éclair); dentārius : dentaire; dentāria : jusquiame; denticulus : petite dent, faucille, dentelure, M. L. 2564; d'où denticulātus; dentiō, -īs : faire des dents, d'où dentitiō et par haplologie dentiō, M. L. 2565; dentex (dentix) m. : poisson de mer, denté vulgaire, M. L. 2561; denticāre (Gloss. Pap.; M. L. 2563). Dentātus, Denticulus sont aussi des surnoms romains.

Composés avec dent(i)- pour premier terme : dentarpaga : hybride de Varron (cf. gr. δδοντάγρα); dentiducum : transcription du gr. δδοντάγωγόν; dentifrangibulus, dentilegus, créations plaisantes de Plaute; dentifricium = δδοντότριμμα (Pline); dentiscalpium = όδοντόγλυφον (Martial).

Composés avec -*dēns* pour second terme : *bi-dēns* (ancien \**dwi-dēns*) adj. : 1° qui a deux dents, d'où subst. masc. *bidēns* « hoyau », M. L. 1087, et *bidentō* : *fodīō* (Gloss.); 2° victime (généralement brebis) de deux ans, qui en est à sa seconde dentition ou qui a ses dents

supérieures et inférieures; cf. Gell. 16, 6, 12, P. Nigidius... bidentes appellari ait non oues solas, sed omnes bimas hostias; ibid. Hyginus... quae bidens est. inquit. hostia, oportet habeat dentes octo, sed ex his duo ceteris altiores per quos appareat ex minore aetate in maiorem transcendisse. Cf. P. F. 30, 17 et CGL V 172, 38. Par contre, ambidens, quae superioribus et inferioribus est dentibus, qu'on lit dans P. F. 4, 28, semble un mot créé par le glossateur sur le modèle de ἀμφόδους (ἀμφώδους) pour expliquer bidens. A l'époque impériale, bidens est devenu simplement un synonyme poétique de ouis, sans autre précision : bidental (nominatif substantivé de l'adjectif bidentālis; cf. fāgūtal) : locus fulmine tactus et expiatus oui, Diff. GLK VII 523, 24; bidentālis m. ; prêtre chargé du sacrifice du bidental ; sur le sens, v. Usener, Rh. Mus. 60, 22, et Wissowa, PW III, 429.

tridēns : qui a trois dents ; substantif masculin « trident », d'où les épithètes poétiques de Neptune tridentifer, -ger, -potēns ;

*ēdentō*, *-ās* : édenter, casser les dents (très rare, Plt. et Macr.), M. L. 2828; *ēdentulus* : adjectif joint par Plaute à *uetulus* et repris en bas latin.

Mot pan-indo-européen. Le latin garde ici un thème qui est attesté par skr. dán, acc. sg. dántam, gén. sg. datáh, avec une alternance vocalique dont la différence entre v. isl. tonn (plur. tebr de \*tandiz), v. h. a. zand et got. tunpus fournit aussi la trace. Le baltique a généralisé la forme à vocalisme o : lit. acc. sg. danii (sur quoi a été fait le nom. sing. dantis), gén. plur. dantu et v. pruss. dantis; le celtique, la forme à vocalisme zéro : gall. dant (et irl. det). Lat. dens peut reposer sur \*dntou sur \*dent-. Les formes grecques δδών, δδόντος (en éolien ¿Source) indiqueraient un rapport avec le groupe de edo, etc., dont ce serait le participe : sur le vocalisme radical zéro au participe, v. sous sum, ab-sens et sons : mais on peut aussi penser à une ancienne étymologie populaire; v. Benveniste, BSL 32, 78, qui rattache ces mots à la racine \*denk- « mordre ».

dönsus, -a, -um : serré, épais, dense, touffu (opposé à rārus); d'où dans la langue poétique, avec un ablatif, « couvert de » (à l'imitation, sans doute, du gr. δασώς; cf. Ov., M. 3, 155, uallis erat piceis et acuta densa cupréssu et γη δασέη ύλη παντοήη, Hdt. 4, 21). Ancien, usuel; traduit ποχνός dans la langue de la rhétorique.

Dérivés et composés : dēnsitās (époque impériale); dēnseō, -ēs (dēnsī non attesté en dehors de GLK I 262, 14; poétique), d'où dēnsētus (Macr.), dēnsēscō (Greg. Tur.); et dēnsō, -ās, dēnsābilis, dēnsātio, -tīuus, dēnstātus (rares et tardifs); addēnsō (Pline); addēnseō (Vg.); condēnsātiō et condēnsus (poétique et postclassique): serré, épais; condēnsum n., qui, dans la langue de l'Église, traduit &λooç, δρυμός; condēnsātiō; condēnseō, d. A., Lucr. I 392.

 $D\bar{e}nsus$ ,  $d\bar{e}ns\bar{a}re$  sont peu représentés dans les langues romanes; cf. M. L. 2557 et 2558 et 151, addensāre, où ils ont été concurrencés par spissus. Mais densus a donné le gall. days; condensō : cunawus.

Cf. hitt. daššuš « fort, dru »; gr. δασύς et le dérivé δαυλός « épais, touffu ». L'amuissement de -s- dans δαυλός est normal; δασύς devrait reposer sur une forme expressive \*δασσυς, non attestée. Mais W. Schulze,

Berliner Sitzungsber., 1910, p. 793, explique δασύς par \*dnsús avec o maintenu après n. Une forme radicale δασ- est aussi conservée dans δασκόν · δασύ et δασπέταλον πολυφύλλον (Hes.), peut-être dans δάσκιος « mi donne une ombre épaisse ». Mais l'alb. dent « j'épaissis » fait penser à un type \*dntu-. Le latin a un thème en a \*dens-os ou \*daso-s en face des thèmes en -u du grec et du hittite, ce qui est exceptionnel. V. H. Frisk, Griech. etum. Wört., sous Sague, Saulóc.

### dēnuo : v. nouus.

deorsum (deorsus est rare; dorsum, Sent. Minuc.; dissyllabe chez les poètes) adv. : en bas, de haut en bas, S'oppose à sūrsum, auquel il est joint dans l'expression sūrsum deorsum. Sur deorsum a été formé dans la langue vulgaire desūsum. Les manuscrits ont aussi les formes accessoires deosum (cf. susum, russum, etc.), diosum, iūsum, iosu(m), iosso. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 2567, 2566 : B. W. jusant.

V. uertō.

depső, -is, -uī, -tum, -ere : pétrir ; d'où « assouplir » (quelquefois au sens obscène; cf. molo, dolo). Rare et technique (Caton, Varron). M. L. 2576.

Dérivés et composés : depsticius (Caton) ; condepso (Caton, Pomponius).

Emprunt au verbe technique grec δέψω « je pétris, je tanne » (δέψα « peau tannée ») ; v. H. Frisk, sous δέφω.

denūgis : v. pūga.

depuuio : v. pauio.

deraubare : Not. Tiron. 128, 53. Emprunt bas latin au verbe germanique roubon « rauben », renforcé par le suffixe de-.

derbiösus, -a,- um (Theod. Prisc., Eup. faen. 37) : v. serniösus.

derbitae, -ārum f. pl. (Gloss.) : dartres. Représenté dans les dialectes du nord de l'Italie, en rhéto-roman, français, provençal et catalan; M. L. 2580. La langue classique emploie impetīgo. Derbitae, qui n'apparaît que dans les gloses, doit être emprunté, peut-être, au celtique avec b pour o (cf. gall. sarwyden « dartre », etc.).

Le mot remonte, en tout cas, à l'indo-européen; cf. les formes à redoublement lit. dedervine « dartre », v. angl. teter (même sens), skr. dadrüh « éruption » (sur la peau); d'un thème \*derw-/drw-, élargissement de \*der-? Cf. gr. δέρω « je gratte », etc.

des : v. bes.

descisco : v. scio.

dēses : v. sedeo.

dēsīderō : v. sīdus.

desiuare : desinere, P. F. 63, 28. Hapax peu sûr. V, sinō?

despico (di-), -as, -aui, -atum, -are : vider un animal, ouvrir le ventre (bas latin). Est-ce un ancien terme de la langue augurale « examiner les entrailles » (cf. speciō. conspicor) passé dans la langue commune? Cf. Rufin, Hist. 11, 26, necatis paruulis despicatisque ob fibrarum inspectionem uirginibus. Ou bien un dérivé de spica « enlever le grain de l'épi » et, par suite, « vider »? Conservé dans le roumain despicà. M. L. 2600.

destico, -ās, -āre : crier (en parlant de la souris) chicoter; cf. Suét., frg. p. 250, 3.

# destino : v. stano, s. u. sto.

\*dēter, dēterior, dēterrimus : Prisc., GLK III 508 19, a « de » antique « deter » [derivatur], unde et « deterior, deterrimus » quae tamen alii a « detero » uerbo facta esse nutauerunt. — Dēter n'est pas attesté dans les textes Cf. aussi P. F. 64, 12, deteriae porcae, i. e. macilentae Pour le sens : deterior dicitur qui ex bono in contrarium mutatur et fit malus, Claud. Don., in Ae. 8, 326. Ancien usuel : d'où à basse époque et dans la langue de l'Église. dēterioro, -ās; dēterēsco. Non roman.

\*Dēter est fait comme \*ex-ter, dēterior comme inferior deterrimus comme pauperrimus.

dētrāmen, -inis n. : charpie (Pélag.). Contamination de trāma (-men) et dētraho.

detrecto : v. tracto.

dētrīmentum : v. tero.

dētudēs : esse detunsos, deminutos, P. F. 64, 20, V tundō.

deunx : v. ūnus, uncia.

deurode? : mot qui se trouve dans Pétr., Sat. 58, 7 de sens obscur. Bücheler et à sa suite E. Thomas, Stud z. lat. u. griech. Sprachgesch., Berlin, 1912, p. 111 sqq., l'ont expliqué par le grec δεῦρο δή « ici donc », « viens ici », dont on se sert pour appeler un chien. Ce serait l'équivalent du accede istoc du même chapitre, § 11. Mais cette explication ne va pas sans difficulté et la syntaxe de la phrase qui te deurode facit reste douteuse Texte corrompu?

deus, -ī (ancien deiuos attesté épigraphiquement) m. dea (deiua, deua), -ae f. : dieu, déesse. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2610. Ancien dérivé signifiant « lumineux »; conservé avec sa valeur adjective dans certaines expressions consacrées : sub diuo columine, culmine dans les Acta fratrum Arualium, cf. Thes. V 1658, 51 sqg.; sub dīuo caelo attesté par Caper, GLK VII 105, 19, d'où sub diuō, sub diuom, diuom fulgur; cf. dius. Suivant que l'on considérait le ciel lumineux comme animé et divinisé ou comme inanimé, on disait Deiuos, Deus, Deiua, Diua ou deiuom. Deus est issu phonétiquement de deiuos > \*dci(u)os > deus. La déclinaison régulière devrait être : sg. deus,, diue, diui, diuo, deum, diuo(d); pl. dī, deum (\*dīuom?) dīs, dīuos ; mais sur le nominatif deus s'est constituée une déclinaison normalisée deus, deī, deō, de même que d'après le féminin dīua et les cas obliques dīuī, dīuō, dīue, le nominatif dīuus s'est maintenu ou a été restitué. A date ancienne, deiuos, deiua (dīu-) sont employés pour désigner la divinité : des inscriptions archaïques portent : deiu. nouesede « di nouensides »; sei deo sei deiuae sacr(um); Varron, L. L. 5, 58, cite une vieille formule diui qui potes « Ocol Suvarol ». Mais, en cet emploi, deus, dea tendent à remplacer diuus, dīua, qui, à l'époque impériale, ne sont plus guère usités que dans la langue poétique. La langue réserve diuus pour désigner les personnages divinisés, notamment les empereurs : diuus Augustus. Cet usage a fini par être érigé en règle ; ainsi Servius, Ae. 5, 45 : diuom et deorum indifferenter plerumque ponit pocta, guamquam sit dis-

cretio ut deos perpetuos dicamus, diuos ex hominibus faccreu sed Varro et Ateius contra sentiunt, dicentes diuos tos... deos qui propter sui consecrationem timentur, perpetuos, deos qui propter sui consecrationem timentur, perpetuos, manes. Sur les emplois de deus et diuus, v. ut sunt di manes. W. Schwering, IF, 34, 1-44. — Deus n'a pas de vocatif w. ben us vocatilien, qui écrit dee (d'après att. θεέ?). adu. Marc. 129; cette forme est, du reste, très rare; la adu. Inde l'Église dit  $\bar{o}$  deus. Horace emploie diue. Les formes de nominatif-vocatif et de datif-ablatif pluriel  $d\bar{i}$  sont normalement  $d\bar{i}$ ,  $d\bar{i}s$ ; ce sont les plus fréquemment sont nouverne des comiques et des classiques : dei, deis sont récents et analogiques de deus; dii, diis sont aussi récents (cf. de is, ī, eī, iī), cf. Caper, GLK VII 109. dei non dii; nam et deabus Cicero dixit; igitur deis ratio diis consuetudo. — Deis est attesté pour la première tois dans Catulle, 4, 22. Le génitif pluriel est diuom: mais l'ancien deum est maintenu dans les formules (pro deum fidem, etc.); deorum est une innovation. Sur deus a été aussi bâti un féminin dea (la forme ancienne est dina, que, du reste, la poésie a gardée longtemps comme substantif ou comme épithète), auquel on a fait, pour briter les ambiguïtés, un datif-ablatif pluriel deabus. L'adjectif de deus était anciennement dius (v. ce mot) : dans l'usage latin courant, c'est :

divinus, -a, -um (deivinus, CIL I 603, 16, osg. deivinais « dīuīnīs », deina, dina « dīuīna », CIL I<sup>2</sup> 366. à Spolète) : 1º concernant la divinité, divin : 2º inspiré par la divinité; d'où dīuīnus, dīuīna « devin, devineresse ». Les deux sens se retrouvent dans les dérivés. Au premier se rattachent diuinitas, non attesté avant Cicéron (opposé à hūmānitās et peut-être fait sur le gr. θειότής, θεότης),  $d\bar{\imath}u\bar{\imath}nitus = θεόθεν$ ; au second.  $d\bar{\imath}u\bar{\imath}n\bar{o}$ . -ās « deviner », dīuīnālis, dīuīnātio = µavtixn, d'où praedīuīno (rare) et praedīuīnus (Pline), -ātio. Cf. M. L. 2703, divinaculum (Ital., Ruf. = µavteiov); 2704, diuināre: 2705, diuinus; britt. dewin.

A la langue de l'Église appartiennent l'abstrait deitās (calque plus exact du grec que diuinitas) et les composés tels que deificus (=  $\theta \epsilon \bar{x} x \delta \varsigma$ ), deifico et ses dérivés. L'osque a Deivai « Dīuae » et deivinais « dīuīnīs »; l'ombrien, deueia « diuinam ». De plus, pour « jurer », l'osque a le verbe dérivé deiuatud « iūrāto », etc. La forme thématique \*deimo-, en face de \*dyeu- (v. Iuppiter et dies), désignait dès l'indo-européen les êtres « célestes » en général, par opposition aux hommes, terrestres par nature (v. homo); le vocalisme radical e, en face de \*d(i)yeu-, est constant ; on a skr. deváh « dieu », av. daēvo (au sens de « démon »), v. pruss. deywis (Vocab.), deiwas (Ench.), lit. dievas, irl. dia (gaul. devo-), v. isl. tivar (au pluriel), v. h. a. Zio, etc. Panindo-européen, sauf grec.

Les dérivés désignant une déesse varient d'une langue à l'autre : skr. devi, lette dieve « déesse », lit. deive (au sens de « fantôme »). La forme latine dea est dérivée de la forme deus, qui elle-même résulte d'innovations phonétiques latines peu anciennes. V. dius.

dextans, -ntis m. : les 10/12 de l'unité ; cf. P. F. 64, 24, dextans dicitur quia assi deest sextans, quamadmodum duodeuiginti et deunx. Forme de \*de sextans, abrégée comme les noms des autres divisions de l'unité.

dexter. -tera, -terum (tra, -trum) : l'osco-ombrien

ne connaît que les formes sans e, ombr. testru-ku destru-co, destram-e « ad dexterum, in dexteram », osg. destr-st « dextra est ». En latin, les formes pleines et les formes sans e se rencontrent indifféremment à toutes les époques : les secondes semblent plus fréquentes, surtout à l'époque impériale; d'ailleurs, chez les dactyliques, toutes les formes pleines formant crétique, du type dexteri, étaient exclues. Néanmoins, le comparatif, attesté à partir de Varron, est toujours dexterior ; cf. Thes. V 920, 49 sqq. Superlatif archaïque dextimus très rare et non attesté après Salluste (correspond à sinistimus) ; dexterrimus dans Palladius. Sens : 1º droit. par opposition à sinister « gauche », ce qui explique la forme, cf. gr. de Litepós à côté de de Liós; d'où dex $t(e)r\bar{a}$  « à droite », adverbe employé quelquefois comme préposition (de même que sinistrā), sur le modèle de extrā, etc. ; cf. Wackernagel, Vorles. II 215 ; 2º qui vient du côté droit, en parlant des présages, d'où « favorable »: P. F. 65, 6, dextera auspicia, prospera (cf., toutefois, une trace de la croyance contraire dans Varron cité par Festus 454, 2 sqq.; Cic., Diu. 2, 82; Plin. 28. 35 : [despuendo] repercutimus dextrae clauditatis occursum); 3º qui sait se servir de sa main droite, habile (sens non attesté avant l'époque impériale), d'où dezi(e) rē. dexteruās d'après de fiorne? (T.-L.). Usité de tout temps. Sert aussi de cognomen, Dexter, Dester, etc. Panroman, sauf roumain, M. L. 2618, mais concurrencé par droit, de directus.

Dérivés et composés : dext(e)ra : la [main] droite ; dextella, Cic., Att. 14, 20, 5; dextrālis f. (sc. secūris) : outil de charpentier, hache, doloire; n. pl. dextrālia (-liolum) : bracelet =  $\pi \epsilon \rho i \delta \xi i \alpha$  (bas latin), M. L. 2619, 2620 ; dextrātus : tourné vers la droite ; dextrātio (tous deux bas latin), -tor ; dextroiugus (Tab. deuot.), cf. δεξιόσειρος; dextrorsum (-sus); dextrocherium : hybride, synonyme de dextralia (bas latin); ambidexter (Itala) : traduction du gr. auporepodézios ; Dext(e)rius, -t(e)riānus; \*děxtrāns, M. L. 2621.

Le radical est indo-européen; l'opposition de deux notions indiquées dans gr. δεξιτερός (en face de άριστερός « gauche ») et dans lat. dexter (en face de sinister) n'est pas marquée d'ordinaire : gr. δεξιός, skr. dáksinah, av. dašina-, lit. dēšinas (et cf. v. sl. desnica « main droite »), got. taihswa, irl. dess. On rapproche souvent dexter de decet : simple possibilité. Il n'y a pas de raison de croire qu'un -i- se soit amui entre -ks- et -tero-, -troen italique : dexter est à gr. Sezurepós ce que got. taihswa est à gr. deEi(F)65, gaul. Dexsioa. L'i que présentent le grec, l'indo iranien et le baltique n'est ici, comme en bien d'autres cas, qu'un élargissement sans valeur organique.

diabolus (diabulus, za-, ziabolus), -i m. : emprunt fait par la langue de l'Église (Ital., Tert.) au gr. διάδολος; M. L. 2622; B. W. s. u. V. h. a. tiuval « Teufel », irl. diabul, etc. Formes savantes.

diāconus, -ī m. : autre emprunt fait par la langue de l'Église (Ital., Tert.) au gr. διάχονος « diacre ». M. L. 2623; irl. decan, diacon, etc. Nombreux dérivés et composés tardifs.

Diālis : v. diēs.

Diāna, -ae (Dīāna, Ov., M. 8, 353; Dīuiāna, Varron,

si ce n'est pas une reconstruction étymologique sans réalité; Iāna Lūna, forme attribuée aux rustici par Varr., R. R. 1, 37, 3) f. : Diane, déesse nocturne, c'est-àdire, Lune : Dianam autem et Lunam eandem esse putant, Cic., N. D. 2, 68; proprement « la lumineuse », dicta quia noctu quasi diem efficeret, Cic., ibid. 2, 69; cf. Iuppiter Diānus; identifiée secondairement avec Artémis. Diane est la déesse qui préside aux opérations magiques et son nom est demeuré dans les langues romanes avec le sens de « fée, sorcière », etc., M. L. 2624. Sans doute dérivé de dūus par un intermédiaire \*dīuius?; cf. étr. tio; la scansion d'Ovide a gardé la quantité ancienne.

dica, -ae f. : procès. Transcription du gr. δίκη; rare, uniquement employé pour des choses grecques.

dix, dicis f.; -dex, -dieis m.; dīcō, -is, dīxī, dietum, dīcere; dīcō, -ās, -āuī, dicātum, dicāre : formes alternantes de la racine \*deik-/dik- « montrer »; cf. gr. δείχνυμι et δίχη. L'osque et l'ombrien ont également l'alternance : osq. dei kum, deicum « dīcere », ombr. tei tu, deito « dīcītō » et osq. dicust. (avec ĭ), ombr. dersicust « dīcāuerit »; cf. encore osq. dadik atted « dēdīcāuit »; pour ombr. tikamne, v. plus bas, sous dīcō. La parentié avec le grec a été vue par les Latins; cf. Varr., L. L. 6, 61, dico originem habet Graecam, quod Graeci δευχνόω. Le latin a conservé deux mots-racines à voyelle brêve :

1º \*dix, f., nom d'action. Inusité en dehors de l'ancienne formule juridique et religieuse passée dans la langue commune dicis causã ou grātiā, glosée νόμου ou λόγου χάριν « à cause de la formule », d'où « par manière de dire, pour la forme »;

2º -dex, -dicis m., nom d'agent. Usité seulement comme second terme de composé (cf. -spex, -ceps, -fex) dans index, -icis; iudex, -icis; uin-dex, -icis (?), cf. osg. med-diss, pour lesquels on attendrait \*indix, \*iūdix, \*uindix. Les nominatifs en -dex ont été refaits sans doute sur les formes en -ex, -icis où l'e était phonétique, comme artifex, opifex, etc., les Latins ayant le sentiment qu'à un i intérieur en syllabe ouverte correspondait un ě en syllabe finale fermée. Index « celui qui montre, qui indique » (qui a servi, en particulier, à désigner un doigt de la main, « celui qui sert à montrer »). d'où indicium, indicāre, M. L. 4372, 4375-4376; indicīua : « praemium indicis »; iūdex « celui qui montre le droit, juge », d'où iūdicium, iūdicāre, M. L. 4599 4601; uindex (le premier terme du composé et, par là, le sens ancien du mot sont obscurs) « garant, qui revendique, vengeur »; uindiciae, uindicāre, M. L. 9347-9349.

 $d\bar{i}c\bar{o}$ , -is,  $d\bar{i}x\bar{i}$ ,  $d\bar{i}ctum$ ,  $d\bar{i}cere$  (deicō deix $\bar{i}$  est encore attesté dans les inscriptions de l'époque républicaine; les formes en  $\bar{i}$  n'y apparaissent pas avant la Sententia Minuciorum [117 av. J.-C.], qui a dixserunt; certains manuscrits ont aussi des graphies avec ei, cf. Thes. V 967, 27 sqq. Le parfait a un  $\bar{i}$ , c'est-à-dire le degré e de la racine, le participe dictus un  $\bar{i}$ , c'est-à-dire le degré zéro de la racine, comme l'atteste Aulu-Gelle, 9, 6, confirmé par l'ital. detto]: dire. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 2628. Le verbe qui signifie « montrer », dans les autres langues, s'est spécialisé en latin, comme en osco-ombrien, dans le sens de « montrer, faire connaître par la parole, dire ». Le sens de « désigner » est encore sensible dans une phrase comme : sequar, ut institui, diuinum illum uirum quem saepius fortasse laudo

quam necesse est. — Platonem uidelicet dicis, Cic., Lega quam necesse est. — 1 autonum caractère solennel et les 1. Comme orāre, dīco a un caractère solennel et les 1. Comme orare, and a un oursel et ten nique : c'est un terme de la langue de la religion et droit : iūs dīcere (cf. iūdex et osq. meddiss) « expos droit : ius aucere (ci. sums co co in a consecution of a cause a senter in a cause a senter in a cause a senter « prononcer une amende », diem dicere « fixer un jour « prononcer une amenue », etc. C'est aussi le terme qu'on en ploie pour désigner les magistrats : dicere dictatorem, magistrum equitum, consulem, aedīlem, tribūnum mi magistrum equitum, consumi, in a standard mill tum, collegam. Si dīcō, par affaiblissement du sens ancien peut s'employer pour *loquor*, l'inverse est impossible cf. Cic., Or. 32, aliud uidetur esse oratio, nec idem logu quod dicere : disputandi ratio et loquendi dialecticorus sit, oratorum autem dicendi et ornandi. En passant dans la langue commune, *dicere* a perdu ce caractère solenne (cf. cēnscō, etc.), mais on en retrouve la valeur technique dans la plupart des composés : abdīcō : refuser d'adju ger, ne pas accorder, dont le contraire est addico : adju ger, accorder. Dīcō et addīcō font partie des tria uerba du préteur : do, dico, addico. M. L. 153.

condicō : conclure un arrangement ; condicere est di cendo denuntiare, P. F. 56, 28 ; cf. Gaïus, Inst. 4, 18 condicere... denuntiare est prisca lingua ; « convenir d'un jour » : condictum est quod in communi est dictum, p. F. 34, 21 ; M. L. 2121 a. De là condictiō : accord de parties prenant jour en présence du magistrat pour comparaître devant le juge, cf. Gaïus, Inst. 4, 18 ; con dicticius, cf. con-diciō sous diciō ; v. aussi \*excondică M. L. 2983, B. W. éconduire ; édicō : proclamer un édit jublier, ordonner (édicture [d'où irl. edocht], édicere] indīcō : proclamer, déclarer, imposer ; i. bellum, i. tri būtum, i. exercitum : fixer une destination à l'armée. L'abstrait indictiō rappelle v. h. a. in-ziht. V. M. L. 4373 a, 4374 ; l'irl. a indacht « indictae », etc.

interdīcō : interdire (v. ce mot); praedīcō : prédire, fixer d'avance, recommander ou ordonner (= praeci piō), avertir; prŏdīcō : fixer d'avance, différer, ajourner (= prōferre) p. diem.

Tous ces verbes appartiennent à la langue du droit et de la religion. A cette dernière aussi appartiennent, au moins à l'origine, les juxtaposés dont les éléments se sont soudés à date récente : benedico : prononcer des paroles de bon augure; maledico : prononcer des paroles de mauvais augure, verbes qui, en passant dans la langue commune, ont pris le sens de « dire du bien de, dire du mal de » (cf. maledicēns, maledictum), mais qui, repris par la langue de l'Église, se sont chargés à nouveau des sens religieux : « bénir, maudire », de côloyeīv, xoxoloyeïv, le premier ayant emprunté lui-même le sens de hébr. brk. M. L. 1029-1030, 5258 ; irl. maldacht, britt. melddith.

Aux participes de *dīcō* se rattachent les formes négatives : *indīcēns* (depuis Térence) : qui ne dit pas oui, qui ne consent pas ; *mē indīcente*, ou *nōn indīcente* « SANS ou non sans mon aveu »; *indictus* : non dit, dont on ne parle pas, non plaidé, *indicta causa*; indicible (latin impérial).

 $dic\bar{o}$ ,  $-\bar{a}s$  (formes anciennes en -ss- du type dicassid): présent en  $-\bar{a}$ -, duratif, correspondant au déterminé  $dic\bar{o}$ , -is, avec la même alternance que dans  $d\bar{u}c\bar{o}$ , -is et  $\bar{e}$ -duc $\bar{o}$ ,  $-\bar{a}s$ ,  $l\bar{a}bor$ , -eris et lab $\bar{o}$ ,  $-\bar{a}s$ , cf. Vendryes, MSL 16, 303 : 10 dire solennellement, proclamer ; 20 dans la langue religieuse : donner par un engagement solennel, langue religieuse : dicātiō : déclaration formelle par ladédier, consacrer ; dicātiō : déclaration formelle par laquelle on s'engage à devenir citoyen d'une ville; dicāquelle on s'engage à devenir citoyen d'une ville; dicādicāti a un latin \*dicāmen, mais le sens en est contesté d'ait à un latin \*dicāmen, mais le sens en est contesté d'ait à un latin \*dicāmen, mais le sens en est contesté d'ait à un latin \*dicāmen, mais le sens en est contesté d'ait à un latin \*dicāmen, mais le sens en est contesté d'ait à un latin \*dicāmen, mais le sens en est contesté

- 173 -

[= Dicamino, scient rough, acad, abdicā : -re non solum de patris facto potest dici, quod abdicā : -re non solum de patris facto potest dici, quod (abdicā : -re non solum de patris facto potest dici, quod st familie abicer, sed rem quamilibet negare, Non. 450, st familie, abicer, sed rem quamilibet negare, Non. 450, familie, déshériter »; avec le réfléchi : sē abdicāre « abdifamilie, déshériter »; avec le réfléchi : sē abdicāre « abdiquer, renoncer à »; et, plus tard, « se retrancher de, se quer, renoncer à »; et, plus tard, « se retrancher de, se quer, exhérédation, renoncement »; abdicātībus : charge, exhérédation, renoncement »; abdicātībus : terme de dialectique traduisant le gr. ἀποφατικός « négatif », par opposition à dēdicātībus, καταφατικός. \*addicā, -ās? M. L. 152.

"aauu, dédico : composé exprimant l'aspect « déterminé »; proprie dicendo deferre, P. F. 61, 12; 1º consacrer aux dieux en termes solennels, cf. Val. Max. 1, 8, 4, rite me... dedistis riteque dedicastis. L'osque a de même dadikatted « dédicâuit »; 2º déclarer solennellement, cf. Gaelius, Hist. 9, legati quo missi sunt ueniunt, dedicant mandata; Cic., Flacc. 79, hace praedia etiam in censum dedicasti; de là, dans la langue commune, « déclarer, indiquer »; dédicâtiõ, M. L. 2512; dédicâtiuus, cf. plus baut.

praedicō : proclamer, publier (cf. praecō); par suite « vanter ». Dans la langue commune, « annoncer » et, par affaiblissement, « dire ». Dans la langue de l'Église, « prècher », M. L. 6718; d'où irl. pridchim, britt. prezcc; praedicātiō, praedicātor, M. L. 6719; praedicātīuus « affirmatif, dénonciatif ».

Indicō, iūdicō, uindicō servent de dénominatifs à inder, iūder, uinder. Pour indicārius, v. M. L. 9675.

diciō, -ōnis f.: terme de droit « parole, formule de commandement », d'où « commandement, autorité »; cf. T.-L. 26, 24, 6, Acarnanas... restituturum sc in antiguam Jormulam iuris ac dicionis eorum; 1, 38, 2, dedistisne ws..., in meam populique Romani dicionem.

condicio : 1º formule d'entente entre deux personnes, condition fixée de part et d'autre, cf. Donat, Andr. 79. est pactio certam legem in se continens ; cf. Plt., Ru. 950. lero ei condicionem hoc pacto « arrangement, pacte (= συνθήχη) »; Cic., Att. 8, 11d, 8, ego condicionibus, ... illi armis disceptari maluerunt; condition, convention, spécialement de mariage : conuentae condicio dicebantur cum primus sermo de nuptiis et earum condicione dicebatur, P. F. 52, 28, par suite « parti »; 2º situation résultant d'un pacte et, en général, « situation, condition » (souvent joint à fortūna) : hūmāna condicio; souvent avec un sens péjoratif; de là le sens de « esclavage » (cf. notre « être en condition ») dans la langue de l'Église; condicionalis : terme technique de la grammaire et du droit : 1º conditionnel (= ὑποθετικός); 2º d'esclave ; substantivé : esclave (langue de l'Église). Sur condicio et la graphie conditio, v. Ernout, Philologica II, p. 157 sqq.

-dīcus, -a, -um; et -dīcus, -ī m. : second terme de composés, d'un type moins archaïque que celui de *iūdex*, *index*, uindex : causidicus : avocat; *iūridicus*, formé d'après iūrisdictiō, iūris perītus, etc. « relatif à la justice, juridique »; fātidicus : fatidique; uēridicus : véridique; maledicus : médisant.

dicāx : moqueur, railleur. Don., Eun. prol. 6, -es dicuntur qui iocosis salibus maledicunt. Noter la différence avec loquāx. Dicācitās, dicāculus.

dictio f. : fait de dire. Terme de droit : testimonii dictio, Tér., Phorm. 293; cf. Thes. V 1005, 66. Dans la langue littéraire et dans la langue de la rhétorique et de la grammaire, traduit surtout le gr.  $\lambda \xi \xi \iota_{\zeta}$  [ $\beta \eta \sigma \iota_{\zeta}$ ,  $\varphi \rho \Delta \sigma \iota_{\zeta}$ ]. Dictor n'est attesté qu'à basse époque (S<sup>t</sup> Jérôme, S<sup>t</sup> Augustin et dans les grammairiens); dictus, -ūs m. : synonyme de dictio, rare et tardif; dictūra (Virg. gramm.).

dictēria, -ōrum n. pl. : plaisanteries. Rare (Nov., Varr., Mart.). De δειχτήριον? Mais les sens diffèrent. dictābolāria? : mot de Labérius cité par Fronton, p. 156, 5.

dictō, -ās, fréquentatif et intensif de  $d\bar{c}c\bar{o}$ : dire à haute voix, répéter, dicter. M. L. 2630; all. dichten, cf. Ernout, *Philologica*, II, p. 185 et s. Irl. deachdaim. D'où dictāta n. pl.; cf. dictātum dans les langues romanes, M. L. 2631; dictāmen, CIL VIII 5530; dictātiō; dictitō, -ās: dire souvent, répéter.

A dictare se rattache sans doute étymologiquement :

dictātor m. : dictateur « a dictando », Prisc., GLK II 432, 25 ; cf. T.-L. 8, 34, 2, dictatoris edictum pro numine semper observatum. Cf., d'autre part, Varr., L. L. 5, 82, quod a consule dicebatur cui dicto omnes audientes essent, explication qu'on retrouve dans Cic., De rep. 1, 40, 63, dictator ab eo appellatur quia dicitur. Mais, dans l'emploi, dictător et ses dérivés dictătūra, dictătōrius, etc., sont sans rapport avec dictāre. Ils forment un groupe de sens indépendant. Cf. Mommsen, Hdb. d. römisch. Altert., t. II, 1, 136. Irl. dictatoir.

A en juger par le grec, où le présent δείκνῦμι est une formation relativement récente, et par l'indo-iranien, où l'on a skr. dicáti « il montre » (et l'intensif véd. dediste), av. daēsayeiti (itératif-causatif) « il montre », il n'y avait pas, pour cette racine, d'ancien présent thématique à vocalisme radical en e. La forme italique attestée par lat. dīcō, avec un correspondant osq. deikum, deicum « dicere », deicans « dicant », ombr. teitu, deitu « dīcitō », n'a de correspondant qu'en germanique : got. ga-teihan « anayyeilau », v. angl. teon « accuser », v. h. a. zīhan (même sens) ; mais un présent germanique ce ce type peut toujours être secondaire. Le v. h. a. zeigon « montrer » a un autre vocalisme radical que lat. dicāre. - Le perfectum dīxī est un ancien aoriste en -s-, comparable à gr. έδειξα, qui doit être ancien, et au moyen skr. adikşi « j'ai montré »; cf. gāth. dāiš « tu as montré ».

La forme nominale athématique conservée dans lat. dicis causā, et dont diciā doit être dérivé, se retrouve, avec un autre sens, dans skr. dik « région » (thème dic-). In n'y a aucune raison d'admettre que dicis est une transcription de  $\delta(xrq)$  ( $\xivexa$ ). — Le gr.  $\delta(xrq)$  « justice » en est aussi un dérivé, comme skr. dicā « région » et peut-être v. h. a. zeiga « indication » (qui est proche de zeigān « montrer »). — Au second terme de composés, \*-dik- a normalement valeur de nom d'agent ; l'emploi de iūdex, osq. med diss (gén. med ike is), nom de magistrat, est celui qu'on attend. — Pour le sens particulier de *in-dex*, cf. peut-être v. h. a. zêha « orteil » (c'est-à-dire « doigt »). — L'existence d'un athématique \*deik- fait comprendre une forme alternante \*deig- qui apparaît dans le dérivé got. taikns « signe » et qui explique peut-être lat. digitus (de formation obscure).

Le sens général de la racine était « montrer ». Mais on voit par gr.  $\delta(x_{0})$  et par la forme germanique qu'elle a servi à désigner des actes sociaux de caractère juridique. Et c'est ainsi qu'elle est parvenue au sens de « dire ». L'usage de la racine pour désigner une déclaration en forme s'est prolongé en latin, où un dérivé aussi évidemment récent que *dictator* a fourni le nom d'un magistrat.

dida, -ae f. (Gloss. et bas latin) : sein, mamelle et « nourrice », comme mamma. Mot du langage enfantin; cf. τίτθη, τίτθος et catal. dida « nourrice », sarde dida « tétine » et en germanique : v. angl. titt « tétine », etc. V. titillō.

dīdātim : diuisim (Gloss.). Sans doute d'un verbe dīdāre, cf. dedāre, M. L. 2511.

didintriö, -Is, -Ire : crier (en parlant de la belette). Anthol. 762, 61. Cf. drindriö.

diërectus [-a, -um] : employé surtout par Plaute avec les impératifs ī, abī, au sens de ī in malam crucem. Emploi différent dans Cu. 244, lien dierectus est; Men. 442, ducit lembum dierectum nauis praedatoria. Adverbe : diērēciē (et djērēciē trisyllabe); substantif : diērēctum.

Étymologie et sens peu sûrs ; cf. Ramain, Rev. Phil. 22, 297 sqq. ; Nonius, 49, 24.

dies, -ei (-ei, -e) m. et f. ; jour ; espace d'une journée. Le genre est commun au singulier, e. g. Lex Repet. CIL 12 583, 63, ubi ea dies uenerit quodie iusei erunt adesse, et Cic., Dom. 45; au pluriel, presque exclusivement masculin : dies festi, nefasti (exceptions rarissimes. cf. Thes. s. u. V 1023, 70 sqq.). Même au singulier, le masculin est plus fréquent et semble aussi plus ancien. comme on le voit dans Dies-piter et dans l'ancien locatif fixé dans les expressions postridie, meridie, die quinti, cottīdiē, etc. Le féminin est dû sans doute, d'une part, à l'influence de nox, ancien féminin, avec qui dies formait un couple antithétique (cf. dies noctesque, nocte dieque, die (diu) noctuque), et de lux, et, d'autre part, à l'influence des autres noms de la 5e déclinaison, tous féminins, parmi lesquels dies s'est trouvé rangé par suite d'accidents phonétiques ; cf. plus bas. Le latin vulgaire semble avoir conservé le genre féminin, comme le prouve le juxtaposé dies dominica > fr. dimanche; cf. M. L. 2738 ; toutefois, le masculin est également attesté dans les langues romanes (esp. domingo ct les noms des jours du type lundi). Sur le genre, voir Ed. Fraenkel, Glotta 8, 24 sqg., 1917; Wolterstorff, ibid. 12, 112 sqq.; H. Zimmermann, ibid. 13, 79 sqq.; P. Krestchmer, ibid. 12, 151 sqq.; 13, 101 sqq.; Wackernagel, ibid. 14, 67. Statistique des formes dans Thes. s. u. V 1, 1024, 5 sqg.

Le nominatif dies est refait d'après diem; le nominatif phonétique devrait être \*diüs, conservé dans l'expression nudiüs tertius, quartus « [c'est] maintenant le troisième, quatrième jour [que] », dans le dérivé diurnus et peut-être dans Dius Fidius; cf., toutefois, dius. C'est par là que diës a été rattaché à la 5° déclinais d'autres formes du même thème apparaissent dans nom de l'ancien dieu du jour *Iuppiter* (vocatif à gen née expressive de *Disspiter*; cf., entre autres, Man Sat. 1, 15, 14, qui en fait le dieu du jour et de la nu lumineus), *Iou-is*, et dans des formes d'adverbes teu que dius, diū (v. ce mot), inter-diū, ou des expressio comme sub diū (v. dius), etc. Cf. aussi deus, deius

 $Di\bar{e}s$  désigne le jour lumineux (divinisé dans  $D_{less}$ ter: cf. Diālis dans flāmen Diālis), par opposition at nuit : cf. Suét., fgm. p. 149, dies est solis praesenti Hyg., Astr. 4, 19, p. 120, 13, diem nobis definieru ouamdiu sol ab exortu ad occasum perueniat. C'est de sens que dérive sans doute le sens de « ciel » attesté cha quelques poètes de la latinité impériale ; v. Wackerns gel, Vorles. II 34. — Dies désigne aussi le jour de vine quatre heures, de minuit à minuit : Paul, Dig. 2, 12, 12 more Romano dies a media nocte incipit et sequentis no tis media parte finitur; Serv., Ac. 5, 738, dies est plena aui habet horas XXIV ... dicimus autem diem a parte meliore; unde et usus est ut sine commemoratione noch numerum dicamus dierum... Ce sens est conservé dans le nom des « jours » de la semaine dans les langues m manes : Lūnae, Martis dies, etc.; cf. M. L. 5164, 5389 5519. etc. De ce sens dérive le sens de « unité de temps puis de « suite de jours, temps, durée »; cf. Tér., Han 422, [audio] diem adimere aegritudinem hominibus; Cie Att. 7. 28, 3, me non ratio solum consolatur ... sed etiam dies. De là diū « longtemps » (v. ce mot). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2632. Irl. die.

Dérivés : diālis : glosé cottīdiānus ; un exemple dans Cic., Facet. dict. 25, consules diales habemus ; Cicéron ioue sur le mot en faisant allusion au flämen Dialis cf. aequidiālis (Festus), nouem-diālis, merīdiālis; dia rium (surtout au pluriel diāria) : ration d'un jour éphéméride, M. L. 2625 ; diecula f. : court répit (d'un iour). Rare et archaïque; diesco, -is (Gloss.), forme d'après lūcēsco; diurnus, fait sans doute sur noctur nus, v. nox : de jour. Le neutre diurnum a remplace les formes trop courtes issues de dies (déjà dans Mu Chir. 658; Cael. Aur., Acut. 2, 39, 228) : ital. giorno fr. jour et catal. prov. jorn, et confondu avec dium. nus, M. L. 2700 (cf. hibernum); diū : v. ce mot. C aussi diurnārius « qui diurnum scribit », de diurnum « journal » (acta diurna, etc.); de diurnāta ; brit diwrnod « journée »; \*subdiurnāre, M. L. 8354.

Dies figure comme second terme dans des adverbes qui sont le plus souvent formés d'un adjectif au locatif au quel s'ajoute die : hodie (v. ce mot), cottidie, meridie (v. ce mot), perendie (dont le premier élément serait le loca tif d'un thème \*pero- [comp. le locatif alFév] : v. Wat kernagel, Altind. Gr. II 1,47), postrīdie (postrīduo, Plt. prīdiē (et, à basse époque, interdiē, doublet de interdiu) sur lesquels ont été bâtis des adjectifs : cottidianus, mé rīdiānus, prīdiānus, hodiernus (cf. hesternus, diurnus) perendinus. Perendinus présente le même second élé ment que nundinae, -ārum (scil. feriae). La forme se dénonce comme ancienne (cf. plus bas) ; le type colli diānus est plus récent. De merīdiē a été tiré un nomina tif merīdiēs « midi », qui a fourni un dénominatif merīdio, -ās « faire la méridienne ou la sieste »; de perendinus est dérivé le terme juridique comperendino, -āre « ajour ner ». Cf. aussi aequidies (Gloss.).

Composés en -duum : bīduum : « espace de deux jours : trīduum, d'où trīduānus, irl. tredan ; quadrīduum

(quatri-): L'i de biduum, triduum, quadriduum étonne en face L'i de sautres composés : biceps, triceps, etc., et aucune de l'I des autres composés : biceps, triceps, etc., et aucune de l'i des autres composé que l'i a du d'abord apparaître Wackernagel a supposé que l'i a du d'abord apparaître Wackernagel a supposé que l'i a du d'abord apparaître dias triduom, dont l'ablatif triduõ aurait subi l'influence de postridië (comme, inversement, prostriduõ, Plt., di 1081, celle de triduõ); l'i se serait étendu ensuite aux autres formes.

D'une racine \*dei- « briller » (dans skr. ddīdet « il brillait ), [qui est médiocrement attestée, l'indo-européen svait deux formations comportant des élargissements, l'une en \*.eu-, désignant le « ciel lumineux », le « jour » (considérés comme des forces actives, divines), [l'autre en \*.en-, qui a subsisté seulement au sens de « jour ». Les deux sens ont subsisté en latin.

L'élargissement en \*-eu- apparaît sous deux formes. rune athématique, avec vocalisme radical au degré zéro. l'autre thématique, avec vocalisme radical au degré -e-(y. deus). La flexion du thème du type \*dyeu-, \*diyeucomportait au nominatif et à l'accusatif singuliers une diphtongue à premier élément long qui a subsisté au nominatif, d'où le type véd. dyauh, d(i)yauh, auquel repond gr. Zeúc, cf. lat. -dius (v. ci-dessus), et qui s'est reduite à -ē- à l'accusatif, d'où véd. dyam, d(i)yam. hom. Zñv (qui passe à Zñva) et lat. diem. C'est sur cet accusatif diem qu'a été fait le paradigme de dies, et ce mot a été réservé au sens de « jour », tandis que le type de louis a été réservé au nom du dieu principal (pour la ciel », on a recours à un nom neutre désignant la chose. caelum). Au locatif, le védique a dyávi, et il v a da exister aussi une forme à diphtongue longue indoauropéenne \*dyeu, \*diyeu (conservée probablement dans dia « de jour »), avec un doublet \*dyē, \*diyē, sur laquelle renose sans doute lat. die dans postridie, etc. Pour d'anciens juxtaposés de ce genre, avec locatif, cf., par exemple, skr. anye-dyúh « un autre jour », pūrve-dyúh « le jour d'avant ». Au génitif-ablatif, la forme était 'diw-e/os. conservée dans véd. diodh et gr.  $\Delta \iota(F) \delta_{\Sigma}$ , cf. arm. tiw « jour », mais que l'italique a éliminée; il a généralisé le type Iouis d'après l'ancien locatif (v. sous luppiter). L'irlandais a dia « jour », in-diu « aujourd'hui », et le gallois dyer « jour ».

Ce qui introduit un doute sur l'explication donnée du type postrādiē par un ancien locatif diyē(u), c'est que le sanskrit a un composé a dyā « aujourd'hui », à quoirépond exactement le type lat. <math>h - o diē. Le véd. -dyāst mystérieux; mais le -diē de hodië y répond évidemment. Resterait alors à expliquer la forme du locatif des adjectifs dans les juxtaposés tels que postrī-diē, etc. Le type bī-duum doit reposer sur un dérivé de la lorme \* dimo-m, parallèle au type - dina- du sanskrit, dérivé de la forme en -n-.

L'élargissement \*-en- n'est conservé en latin que dans le composés nündinae, perendinus qui en sont dérivés, de même que skr.-dina- dans puru-dina- « qui a beaucoup de jours », madhydm-dina- « du milieu du jour », etc. L'irlandais a un dérivé tré-denus « espace de trois jours ». Le même radical zéro figure dans le thème slave da. (nom.-acc. dinī, gén. dine) « jour », tandis que le

- 175 -

vocalisme e figure dans le dérivé baltique : v. pruss. deinan, lit. dënà (acc. sg. dëna) « jour »; le même se retrouve dans le composé got. sinteino « dɛl, πάντοτε ».

Le groupe d'où est issu lat. dies indiquait le « jour » en tant qu'il est lumineux. Pour indiquait le « jour » en tant qu'il est lumineux. Pour indiquer l'espace d'une journée, l'indo-européen avait d'autres mots tels que skr. dhar, hom.  $J_{\mu\alpha\rho}$ , arm. awr. Le latin n'en a rien gardé et il a donné è dies les deux valeurs. Le grec a, au contraire, généralisé  $j_{\mu}i\rho_{\alpha}$ . Il ne serait pas sans intérêt de comparer la répartition des formes en \*dy- (type lat. *Iouis*) et en \*diy- (type lat. diem), en védique et en latin. Il est à noter que, de même que véd.  $d(i)y\hat{a}m$ est courant, cf. lat. diem, on a d'ordinaire véd. dydoi, cf. lat. *Ioue*.

digitus, -I m. (gén. pl. digitum, Varr. ap. Charis. I 126, 25; on trouve à basse époque dicita f. et dicita n. pl., cf. Thes. V 1122, 70 sqq. ; ce dernier a subsisté dans les langues romanes, à côté de digitus, cf. M. L. 2638 ; une forme dicitus, blâmée par l'App. Probi, GLK IV 198, 10, se trouve dans des inscriptions vulgaires, à côté, d'ailleurs, de pures fautes d'orthographe comme ticidos; la forme contracte dictus, Varr., Men. 408 ap. Non. 117, 20 et Catull. 66, 73, est peu sûre) : doigt (de la main et du pied de l'homme et des animaux); mesure de longueur égale à la largeur d'un doigt. Digitus est le terme général ; chaque doigt a un nom particulier : pollex, index (ou salūtāris, dēmonstrātīuus; digitus index dans Hor., Serm. 2, 8, 16, où il y a peut-être trace d'une parenté possible entre digius et dico), famosus (dit aussi medius, summus, impudicus, infāmis, etc.). quartus (ānulāris, honestus, medicus), minimus (auriculāris, ultimus); cf. Thes. V 1127, 16 sqq. Figure dans de nombreuses expressions figurées et proverbiales, cf. Thes. V 1126, 62 sqg. ; 1131, 10 sqq., en particulier dans l'expression biblique digitus dei. Se dit également des branches secondaires des arbres (cf. palma, palmes). Dans le pseudo-Apulée, Herb. 87, et dans les gloses, digitus (-tum) Veneris désigne une plante aussi nommée caput (cerebrum) canis. Ancien, usuel; panroman. M. L. 2638; B. W. doigt. Irl. doit?

Dérivés et composés : digitō, -āre : δακτυλοδευκτῶ (Gloss.); digitālis : de la largeur du doigt; digitāle, digitābulum : doigtier, gant (dé), cf. gr. δακτυλήθρα « gant »; panroman, M. L. 2637, B. W. dé; digitātus : muni de doigts, fissipède (Plin.); digitulus : petit doigt; digitellum (-tillum; digitellus m.) : grande joubarbe; sēsquidigitus : un doigt et demi (cf. sēsquipes); Sēdigitus, surnom romain : « qui a six doigts »; interdigitia, -ōrum : espace entre deux doigts.

Aucun rapprochement net. Comme il n'y a pas de nom indo-européen commun du « doigt », digitus doit être une forme populaire sur laquelle il n'est possible de faire que des hypothèses. Le groupe germanique de v. h. a. zēha « doigt de pied » est différent de toute manière. Sans doute dérivé d'une forme \*deig- alternant avec \*deik-; v. dicō, in fine.

dignus : v. decet. dīligā : v. legā. dīluā, dīluuium : v. lauā. dīmidius : v. medīus.

- 176 -

direcēsis, -is f. : emprunt au gr. Subcyou, « administration d'une province, diocèse ». Doublets populaires : diocēsis (-cisis), d'où diocēsānus. Atteste depuis Cicéron : fréquent et spécialisé dans la langue de l'Église. Formes savantes dans les langues romanes.

diplôma. -atis n. : emprunt au gr. δίπλωμα : forme savante avec des doublets populaires diploma, -ae et duploma, -mum (sous l'influence de duplus) : 1º diplôme, brevet : 2º sauf-conduit, passeport (sens spécial au latin). Depuis Cicéron.

### dirēctus : v. regō.

diribeö, -ös, -ui, -itum, -ere : distribuer (terme technique), dénombrer les suffrages. De dis-habeo avec amuissement de h et sonorisation de s intervocalique.

Dérivés : diribitio. -tor. -torium. Termes rares.

### dirimā : v. emā.

dirus. -a. -um : de mauvais augure. sinistre. Terme de la langue religieuse; cf. Cic., Diu. 2, 15, tristissima exta sine capite, quibus nil uidetur esse dirius, et Leg. 2, 8 fin : substantivé dans dirae. - ārum 1. pl. : « mauvais présages, malédictions, imprécations »; et déifié dans Dira et Dirae « les Furies ». En passant dans la langue commune (où, d'ailleurs, il est assez rare et garde une couleur noble et poétique, comme le dérivé rare, mais classique; diritās). l'adjectif a pris le sens plus général de « funeste, redoutable, etc. ». Mot sabin d'après Serv. auct., Ae. 3, 235, S(a)bini et Vmbri, quae nos mala, dira appellant.

Le rapprochement avec la racine \*dwei- de hom...8éδ(F)οικα, δέδ(F)ιμεν, arm. erkncim « je crains », et, avec élargissement -s-, de skr. dvésti « il hait » est possible si dirus est vraiment un mot dialectal (cf. di-ennium à côté de bi-ennium; v. Ernout, El. dial., p. 153 sqq.). Même formation que clārus, rārus?

dis- : particule usitée seulement comme premier terme de composés. L's peut s'amuir devant sonore, ainsi dido, dīgerā, dīligā, dīmoueā, dīnumerā, dīrigā, dīuellā, se sonoriser en r à l'intervocalique : dirimo, ou s'assimiler : dij-jero; dis- ne subsiste clairement que devant p, t, c et devant s. Marque la séparation, l'écartement, la direction en sens opposés (discurro, diuersus), et par suite le contraire, la négation, et s'oppose à con- : placeo/displiceo, similis/dissimilis, facilis/difficilis, concors/discors, cl. discondücit, disconuenit, discooperio, formations populaires; sens que les langues romanes ont bien conservé, cf., entre autres, M. L. 2666, \*disdignāre; 2670, \*disjējūnāre; 2680, displicāre. Quelquefois sert à renforcer le sens du verbe simple : discupio « je crève de désir », distaedet « je crève de dépit », dispereo, dispudet. dirumpor, etc. Correspond souvent pour le sens à gr. Sià : distendo = Suarelva, disto = Sitorny, diverbium = διάλογος.

Di- et de- sont souvent confondus en bas latin.

Lat. dis- se retrouve en ombr. dis-lera-linsust « jrritum fecerit » (?), v. līra, et peut-être dans v. h. a. zir-(all. mod. zer-, élargissement de zi-, ze-) et alb. iš-. Le gr. Suà semble aussi apparenté, soit qu'on tienne -s. d'une part, et gr. -a, de l'autre, pour des additions à di- (pour -s, cf. abs, etc.; pour gr. -a, cf. παρα à côté de  $\pi \alpha \rho$ -, etc.), soit que gr.  $\delta \alpha$  repose sur \* $\delta \sigma \alpha$ .

Dis : v. diues. discepto : v. capto, sous capio. discerno. discrimen : v. cerno. discidium : v. scindo et excidio. discipulus : v. disco.

disco. -is, didici, discere (pas de supin, ni de David cipe passé) : apprendre (par opposition à doceo e tam apprendre, enseigner »; cf. Cic., Dom. 141, docere and quam ipse didicisset). Le participe de discō est doctue Plt., Mer. 522, pol docta didici. Ancien, usuel. M. L. 265 discens (conservé dans les dialectes italiens), et 4386 \*indiscere. Britt. dyscu.

Dérivés : discipulus : élève, disciple (par opposition à magister); discipula (plus rare). Correspond gr. µadyths, condiscipulus à gr. ouµadyths. Ancien usuel : les formes romanes et celtiques sont savantes M. L. 2658; irl. descipul, etc.; disciplina f. : 1º enge gnement, éducation, discipline, et spécialement, dis cipline militaire » (d. mīlitiae, d. rei mīlitāris); 2º 800 concret : enseignement, matière enseignée (=  $\mu d \theta_{\eta \mu d}$ Déformé par jeu de mots en displicina. Dérivés tan difs et spéciaux à la langue de l'Église : disciplina -ās. -ābilis. etc. V. O. Mauch, Der lat. Begriff die plina, Fribourg, 1941.

Quelle que soit l'étymologie de discipulus, les ancient ne le séparaient pas de disco, auquel le sens le rattache étroitement ; cf. T.-L. I 28, 9. L'étymologie par dise vio (du reste à peine attesté, v. Thes. s. u.) est sémantie quement difficile à maintenir, malgré praecipio.

Composés de disco : addisco : προσμανθάνω ; conduct apprendre tout à fait (= καταμανθάνω); dēdisco : désau prendre : edisco : apprendre à fond ou par cœur ; per disco : apprendre de bout en bout ; praedisco : apprendre d'avance.

Disco est à peine représenté dans les langues romanes qui ont recouru à apprehendere; cl. M. L. 154 et 554 B. W. s. u. et comprendre; M. L. 4380, \*indiscere. La forme didici du perfectum et l'emploi de doctur relient disco à doceo; donc, disco repose sur \*di-dc-ad comme posco sur \*porc-sco. L'a du gr. διδάσχω « j'en seigne » s'explique malaisément dans une racine \*dek néanmoins, on ne saurait guère séparer disce de Sudéra et de Sañvai malgré W. Schulze, Kl. Schr., p. 305, qu considère διδάσχω comme une innovation hellénique for mée sur l'aor, hom, & dary et explique disco par \*di-sco ( en dernier lieu Debrunner, Mél. Boisacq, p. 251 sqq Dans le mot grec, le redoublement en est venu à faire partie intégrante du radical : διδάσκαλος, διδαχή. Et ced rappelle lat. discipulus, dont la formation est, du reste énigmatique. Groupe obscur. V. doceo.

discus, -I m. : disque, palet ; plateau, cymbale. En prunt du gr. bloxoc. Attesté depuis Plaute. M. L. 2664 B. W. dais. Germanique : v. h. a. disc, all. Tisch, etc. et celtique : irl. diosg, tesc, britt. dysc, dysgyl.

## discutio : v. quatio.

disertio, -onis f. : attesté seulement dans la glose de P. F. 63, 20, disertiones : divisiones patrimoniorum inter consortes. Sans doute de dissero, contraire de consero.

disertus, -a, -um : qui s'exprime bien, disert. Inse parable de disertim, diserte « clairement, explicitement

en termes exprès », qui dans Liv. Andr. traduit le en ternet. Du sens de « clair » on est passé à celui de

gr. arpeneus, i cf. Cic., De Or. 1, 94, eum statuebam

qui parte sinte , et satis acute atque dilucide... dicere. —

udo, disertiuus (?), -tulus, ces derniers tardifs.

Dérivés : disertim (Liv. Andr.), -te (Plt.) ; diserti-

nisertus est rattaché par les Latins comme par les mo-

dernes à dissero : Varr., L. L., 6, 64, ut olitor disserit in

dernos di cuiusque generis res, sic in oratione qui facit.

disertus; de même Cic., De Or. 1, 240; Diu. 1, 105: P.

F. 64, 1; Isid., Or. 10, 65. Mais la brève de disertus fait

difficulté, comme l'a vu Priscien, GLK III 56, 24, ubique

producitur « di », excepto « dirimo » et « disertus ». On ne

peut guère expliquer l'i et la simplification de la gémi-

née par l'action de la loi mamma /mamilla. Peut-être de

dis + artus « disposé ou qui dispose avec art », ou « qui

divise bien » (cf. disertio), l'r de artus ayant empêché la

sonorisation de l's du préverbe? On n'a pas de certitude.

1 diù. dius (ū?) : pendant le jour. Ancien cas de

dies (v. ce mot) conservé dans la locution noctū diūque

(usitée seulement chez les archaïques et les archaïsants)

Il est probable que noctū a été fait d'après diū « de

iour ». Mais le dérivé diurnus, fait sur diu-, doit l'avoir

Atá d'après nocturnus; cf. gr. νύκτωρ « de nuit », νύκτε-

dius : même sens que le précédent. Deux exemples

dans la locution noctū diusque : Plt., Mer. 882; Titin.,

Com. 13. On a aussi interdius, perdius (Gell., fait secon-

dairement sur pernox). Dius peut être un génitif (cf.

l'emploi de noctis, voxtóg et les génitifs skr. diváh.

gr.  $\Delta_{\iota}(F)\delta_{\varsigma}$ ) ou une formation analogique, comme le gé-

2. diù : longtemps, depuis longtemps. Sans doute

contamination avec diū « pendant le jour » d'un ancien

'du; v. dudum. De même que diu « de jour » avait un

doublet dius, son homonyme a eu un doublet dius (cf.

quandius, CIL VI 6308, 13101) qui témoigne de la con-

Le sens de « longtemps » a dû se développer par con-

tact avec le sens de « tout un jour », diu multumque ; de

même que dies a pu désigner, comme on l'a vu, « la suite

des jours ». Dans ce sens, l'adverbe a un comparatif et

un superlatif : diūtius, diūtissimē, et aussi, d'après diŭ,

dont la dernière syllabe pouvait s'abréger par l'action

de la loi des mots iambiques; cf. Thes. V 1557, 53 sqq.,

diutius, diutissime. Le t de diutius a été sans doute em-

prunté à l'adjectif diutinus, pour éviter un groupe im-

possible \*diu-ius. Diūtinus, ancien, classique, a un suf-

fire -tino- comme crāstinus, prīstinus, annotinus, cl.

skr. divātanah. Diŭturnus (la brève est attestée dans

Ovide, à moins qu'il ne faille scander Djüturnus), qui

n'apparait pas avant Cicéron et Varron, est une conta-

mination de diurnus et de diutinus. Diurnare « diu

uluere » est un &. λ. de Claud. Quadrig., cf. Gell. 17, 2, 16.

at dans interdiu, plus tard interdie d'après hodie, etc.

disserő, dissertő : v. serő « entrelacer, tresser ».

Terme de la langue écrite.

disnesco : v. parco.

dissipo : v. supo, sipo.

ODC. VUXTEPINOS « nocturne ».

fusion entre les deux formes.

nitif skr. dyóh.

V. dies.

Diusculē (St Aug.) est fait d'après longiusculē. Composés : iamdiū, tamdiū, guamdiū, aliguamdiū. Attesté de tout temps. Conservé dans quelques dialectes romans. M. L. 2699.

# diuersus : v. uerto.

diues (diuess, Plt., As. 330?), -itis et dis, ditis (abl. dītī, cf. Thes. V 1587, 55 sqq.; gén. dītum. Sén., Herc. O. 648 ; dītium, Tert., Uxor. 2, 8), adj. et subst. : riche. - Les formes contractes apparaissent surtout en poésie et dans la prose impériale. La flexion ancienne devait être diues(s). ditis; sur diues on a refait un paradigme diuitis, etc., de même que sur ditis un nominatif dīs, dejà dans Plaute et Térence; cf. Thes. V 1588, 15 sqq. Mêmes doublets pour le comparatif et le superlatif diuitior, diuitissimus et ditior (Plt., Au. 809), ditissimus, pour le substantif diuitide et ditide (déjà dans Plt., Cap. 170), dans diuito (Accius, Turpilius) et dito (beaucoup plus fréquent ; premier exemple dans la Rhet. à Hér.). Par contre, on a seulement ditesco. Dis a servi à traduire le nom du dieu grec Πλούτων qu'on rapprochait de πλοῦτος. L'adjectif s'emploie absolument et avec un complément au génitif ou à l'ablatif : diues pecoris, Vg., B. 2, 20; diues aruis, Vg., Ac. 7, 537. Se dit des personnes et des choses. Ancien, usuel. Non roman; v. B. W. sous riche.

Dérivés : diuitiae, ditiae f. pl. : richesses. Pluriel collectif. Ancien, usuel; dīuito, dīto, -ās : enrichir; dītēscō : s'enrichir ; praedītes adj. : très riche. Diues est dérivé de diuus par Varr., L. L. 5, 92, diues

a diuo qui, ut deus, nihil indigere uidetur. Les dieux indo-européens étaient distributeurs de ri-

chesses (hom. δοτηρες έάων), donnant en partage (skr. bhágah, v. perse baga, v. sl. bogŭ « dieu »). Dès lors, on peut se demander si diues ne serait pas fait comme caeles (caelitēs), ce qui concorderait avec l'étymologie de Varron. Simple hypothèse pour expliquer un adjectif qui n'a aucun correspondant hors du latin ; le pélignien des « dīues? » est obscur ; cf. Vetter, Hdb. n. 214.

dī-uidō, -is, uīsī, -uīsum, -uidere (composé de dis + uidō, qui n'est pas attesté comme verbe simple) : séparer, diviser, répartir, disjoindre (une question; terme de la langue politique). Ancien, usuel; M. L. 2701 a. De diuisus la langue populaire a tiré \*diuisare attesté par les langues romanes; M. L. 2706.

Dérivés : diuidus, -a, -um (archaïque et rare) : divisé; diuidia (archaïque et usité presque exclusivement dans la locution [hoc] mihi diuidiae est « ceci m'est une cause de déchirement »; toutefois, Accius emploie diuidia. -diae comme synonyme de discordia, M. L. 2702; diuiduus : divisé et « divisible » (classique), d'où indiuiduus : « indivis » et « indivisible ». Adjectif attesté à partir de Cicéron, chez lequel il sert, entre autres, à traduire le gr. arouoc, cf. Fin., 1, 6, 17; individuitās (Tert.); dividuitās (Dig.); dividicula n. pl. : antiqui dicebant quae nunc sunt castella, ex quibus a riuo communi aquam quisque in suum fundum ducit P. F. 62, 1; diuisor; diuisio (et diuisūra, diuïsus, -ūs); diuisibilis (langue de l'Église) et indiuisibilis, calqués sur μέριστος et ἀμέριστος.

Si l'ombrien vetu signifie « diuidito » et uef (accusatif pluriel) « partis », on peut y voir un oet-, issu de \*weidh-,

- 177 --

mais la forme et le sens sont contestés; cf. Vetter, Hdb., p. 218 et 228. Le sens a amené en latin la fixation du préverbe dis-. A en juger par le sanskrit, la racine ne fournissait pas de présent thématique, et la forme lat. -uids repose sur un ancien présent athématique. Le sanskrit a : oidhyati « il perce » (avec un causatif, non védique, oedhayati), oindháte « il manque de ». — L'adjectif en -to-, diuīsus, est fait sur le perfectum en -s-, diuīsī, qui indique l'absence d'un ancien aoriste radical et d'un ancien parfait. Un rapport avec uidua est possible. L'explication de -uidõ par \*ui-dhõ, opposé à condõ (cf. Wackernagel, Vorles. 2, 168), se heurte au fait que le préfixe \*ui- n'existe pas en latin.

diuinus : v. deus.

diurnō : v. diū 2.

dius : v. diū 1.

dius. -a. -um : du ciel, divin ; et « lumineux », cf. P. F. 65, 20, dium quod sub caelo est extra tectum ab Ioue dicebatur, et Dialis flamen, et dius heroum aliquis a Ioue genus ducens. Ce dernier emploi appartient à la littérature et est imité du gr. Sĩoc; cf. le dia deārum d'Enn., A. 22, traduisant le gr. δĩα θεάων. Mais, dans la langue religieuse, dius signifie plutôt « du ciel » : dium fulgur alternant dans les inscriptions avec diuom fulgor, cf. Thes. V 1642, 31 sqq.; dea dia désigne « la déesse du ciel » (= Junon); dium « le ciel », cf. F. 198, 86, [flamen] dialis, quia uniuersi mundi sacerdos qui appellatur dium, d'où sub dio « i. e. sub caelo », Ps. Asc., Verr. 2, 51, p. 236, 10 St., alternant avec sub diū, forme fléchie (locatif?) de dius, ancien nominatif de dies « jour lumineux », et avec sub diuo, cf. Thes. V 1658, 32 sqq. Le jour lumineux et le ciel se confondent avec le dieu. comme les Latins l'ont encore senti ; cf. Varr., L. L. 5, 66, hoc idem magis ostendit antiquius Iouis nomen : nam olim Diouis et Di(e)spiter dictus, i. e. dies pater ; a quo dei dicti qui inde, et dius et diuum, unde sub diuo. Dius Fidius. Itaque inde eius perforatum tectum, ut ea uideatur diuum, i. e. caelum. - Dius, dans Dius Fidius (cl. gr. Zeus Illonos), est équivoque ; ce peut être l'ancien nom du jour, cf. diës, ou l'adjectif substantivé et divinisé. - Formes rares et archaïques, peu vivantes et surtout maintenues par la langue religieuse. De sub diū a été tiré subdialis, attesté chez Pline et dont le pluriel neutre subdiālia traduit le gr. únalopus; Ammien dit subdīuālis.

L'osque a Diiviiai « Diae », Vetter, Hdb., n. 140. L'adjectif est ancien; il répond à skr. diogdà « céleste », gr. Sioc (de \*&Fyoc) « divin ». Le vocalisme radical à degré zéro est normal au point de vue indo-européen dans ce dérivé. V. deue.

#### dinus, dina : v. deus.

dõ, dãs, dedī, dătum, dăre. Verbe primaire qui diffère des verbes de la première conjugaison par la brièveté de l'ă : dăre, dămus, etc.; l'ā de dās, dā est dù à la tendance à allonger les formes monosyllabiques de sens plein; en composition l'ă reparaît : reddite, d'où reddis, redde, analogiques. L'ă de dăre a fait passer les composés dans la 3° conjugaison : dēdēre, reddire; les composés dans la 3° conjugaison : dēdēre, reddire; les composés ainsi formés se sont confondus avec ceux de la racine \*dhē. « poser » tels que con-dō, crédō, etc. V. ci-

dessous. Le futur est dăbō; d'où l'ancien futur du cons dessous. Le lutur est dans, de de diminé par reddan tail posé redatoo (riauce), qui a con redatebam au lieu da sur legam; l'imparfait est dăbam; reddebam au lieu da sur legam; l'impariait est deuter, l'époque archaique ar \*reddibam est fait sur legebam. L'époque archaique a conservé quelques formes aberrantes : une 3º personne pluriel d'indicatif présent élargie avec un sufficient -ne/no- : danunt, v. Thes. V 1659, 65 sqq. (cf. prod. nunt. solinunt, de prodeō, soleō), et un subjonctif et un optatif de la forme duam, duim, v. Thes., ibid. 78 sage cf. P. F. 25, 12, addues (lat. adduis?), addideris; produi porro dederit, Fest. 254, 16; interduim (Plaute). Le latin ne connaît le verbe que sous la forme simple ; reddo doit sans doute s'analyser red-do, comme red-dux, plutôt qua \*re-didō: l'osco-ombrien a, au contraire, une forme redoublement, comme le gr. δίδωμι : ombr. terta dirstu « dato », teřa, dersa, dirsa « det »; osq. diden « dabit » (futur fait sur le présent). Le perfectum la dedī est un ancien parfait à redoublement comme δέδοται et skr. dadé; l'ombrien a aussi dede « dedit l'osque deded. Le roumain suppose une forme \*dedar M. L. 2511.

Sens : donner ; s'oppose à capere « prendre, recevoir , comme gr.  $\delta l \delta \omega \mu i \lambda \alpha \mu \delta \dot{\alpha} w o. Dare aliquid alicuī « don$ ner quelque chose à quelqu'un »; ou avec l'accusatifmarquant le but : dare nuptum « donner en mariage ,uēnum dare « donner en vente », d. in conspectum « donner en spectacle », d. ignem in āram, Plt., Tru. 476, insplendōrem darī; As. 426, dare ad mortem; dare sē « sedonner » (alicuī, alicuī reī; in : dare sē in fugam), daremanūs « donner les mains » (en parlant d'un ennemivaincu). S'emploie absolument ou, le plus souvent, avecd'un infinitif : dare pateram, obsidēs ; dare poenam (-nās):donner une amende, c'est-à-dire « être puni »; dare ueniam, tempus, operam, malum; d. bibere. A pris aussi lesens de « livrer, remettre, procurer ».

Dans la langue familière, se dare s'emploie avec un adverbe, se bene, male dare, dans un sens analogue à celui de se bene, male habère, praebère; cf. Cael. ap. Cic., ad Fam. 2, 15, 2. Usité aussi avec un adjectif en -to (participe passé passif), à la place d'un parfait, pour insister sur l'achèvement de l'action, e. g. Vg., Ae. 12, 437, Nunc te mea dextera bello défensum dabit (= facie ut defensus sis), Liv. 8, 6, 6, cf. Thes. s. u. do, 1697, 27 sqq., construction qui correspond à l'emploi de habeō avec le même adjectif en -tus.

A partir du 1 $v^{\circ}$  siècle, on trouve l'impersonnel da, datur suivi d'un infinitif passif dat (aliquis), datur indlegi avec le sens de ebòç  $\delta \pi$  « il est donné à comprendre que, il est aisé de comprendre que »; cf. Thes s. u. V 1690, 38 sqq.

Souvent employé pour le composé édere : môtüs dar comme édere môtüs ; dare forås scripta comme édere librum (Cic., Att. 13, 22, 3) ; haec ubi dicta dedit = édidit ; de là dare dans le sens de « publier, faire connaître, datur dans le sens de « dicitur ». On trouve dabo in us famem (Sáosa éq° içiñç), Itala Ezech. 26, 29, là où la Vulgate traduit par imponam uobis. Ce développement sémantique a été favorisé par le fait que, avec les com posés de dô, sont venus se confondre les composés de racine \*dhē- « placer » (v. facið), si bien que souvent il est impossible de dire à quels composés on a aflaire édo correspond aussi bien à žeötõuçu qu'à txt(hqui, entre lesquels, du reste, la différence de sens est petite; addo est glosé à la fois  $\pi pooslowu et \pi poortlonu. On$  $addo est glosé à la fois <math>\pi pooslowu et \pi poortlonu. On$ peut dire dare nomen et facere, indere, addere nomen alipeut dire dare nomen et facere, indere, addere nomen alipeut dire dare nomen et facere, sacrificium; Pedersen, MSL22, 5 squ. divillance multi a cit

- 179 -

22, 5 <sup>beq4:</sup> Il se peut, d'ailleurs, qu'il y ait eu dans les formes attestées fusion de verbes originairement distincts : dans attestées fusion de verbes originairement distincts : dans attestées fusion de verbes originairement distincts : dans attestées fusion de verbes originairement dare; mais perdõ, donner », comme dans nuptum dare; mais perdõ, uendõ, avec leurs passifs pereõ, uēneõ, s'expliqueraient mieux en partant de \*dhē- « placer » : perdõ, pereõ rapmieux en partant de \*dhē- « placer » : perdõ, pereõ rapmieux en partant de « placer » dans le juxtaposé circum dare, dont les éléments n'ont été soudés qu'à date relativement récente. De même, satisdõ s'emploie conjointement avec satis/aciõ. Dans la forme également, les deux verbes se sont confondus et crēdõ, qui n'est pas un composé de dõ, a des formes crēduam, crēduim, comme duam, duim.

 $D\delta$  est ancien et usuel, mais a subi de bonne heure la concurrence du dénominatif, plus plein et plus régulier, d'aspect indéterminé,  $d\delta n \bar{d} re$ . — Représenté néanmoins dans toutes les langues romanes, sauf en français. M. 1, 2476; B. W. donner.

A la forme do- de la racine de do- se rattachent :

 $d\delta s$ ,  $d\delta t is f$ .: dot (sens propre et figuré, d'où le pl.  $d\delta t \bar{c} s$ , dons \*). Ancien thème consonantique : l'ablatif est  $d\delta t c$ ; le génitif  $d\delta t t um$  (attesté à côté de  $d\delta t um$ ) est récent et analogique des thèmes en -*i*- imparisyllabiques.

Dérivés : dotatus, dont on a tiré ensuite doto, -ās (époque impériale), M. L. 2756; dotalis, cf. M. L. 2756 a; \*dotārium, M. L. 2757; indotātus.

dönum n. : don (concret), cf. fē-num, etc. Ancien, usuel. Panitalique, v. Vetter, Hdb., sous dúnúm. Panroman, sauf roumain. M. L. 2749. Dénominatif : dönö, -ās, qu'on retrouve en osque, duu na te de « dönäuit » : faire don de (aliquid alicuīt, ou aliquem aliquā rē, d'où dönätus « qui a reçu en don »). Au sens de « faire don de » s'est ajouté celui de « faire remise de, pardonner »; culpa grauis precibus donatur saepe suorum, Ov., Pont. 2, 7, 51. Ancien, usuel. M. L. 2746.

Dérivés et composés : donāmen (tardif); donāria, -örum n. pl. : endroit du temple où l'on déposait les offrandes (cf. aerārium), puis « offrande » et « récompense militaire », M. L. 2747; donāticus (Caton); donātiuus « donné par l'empereur », d'où dönātiuum; dönātilis (archaique); dönātio (classique), dönātor, dönātrīx (latin des juristes de l'époque impériale); condönö, -äs (composé d'aspect déterminé) « faire abandon ou remise de, pardonner », M. L. 2125; redönö (Hor, C. 2, 7, 3; 3, 3, 3 = gr. µstæðiðæµt; différent de reddö); dönificő (Hyg.). Cf. aussi \*addönāre, M. L. 156; perdönāre, attesté dans l'Ésope latin de Romulus, M. L. 6405.

# Au degré da- de la racine appartiennent :

dåtið : fait de donner; classique, mais rare, surtout lærme de droit = δόσις, M. L. 2484; dåtus, -ūs m. : bid.; dåtor : δότηρ et δώτωρ, rare; attesté six fois dans Plaute, puis un exemple dans Virgile et dans Silius; <sup>repris</sup> ensuite à partir de Tertullien; dåtituus : terme de droit, datiui tutores « qui nominatim testamento dantur » (Galus); terme de grammaire traduisant δοτοκός: datiuus casus ou casus dandi, M. L. 2485; dätö, -ās : donner. Tous ces mots sont rares et d'un emploi plutôt technique. Dàtō n'a pas tenu devant dönö.

Composés verbaux en  $-d\bar{o}$ . Étant donné que, pour les Latins, il n'y avait qu'une seule sorte de composés en  $-d\bar{o}$ , il a semblé conforme au sentiment qu'ils avaient de leur langue de donner ces composés dans l'ordre alphabétique, en indiquant pour chacun d'eux à quelle racine, celle de *dare* ou la racine indo-européenne \**dhē*-, il est vraisemblable qu'ils se rattachent:

abdō, -is, -didī, -dītum (\*dhō-), cf. skr. apadadhāti «il retire», gr. ἀποτίθημι : mettre à l'écart, éloigner, et par suite « recouvrir, cacher ». A l'époque chrétienne, abditum est encore usité; mais abdō a été remplacé par abscondō, occultō, etc. Non roman.

addō (adduō, Gloss., est refait sans doute sur adduim): 1° « placer auprès, appliquer », correspond à προστίθημι, cf. Plt., Cap. 808, cui me custodem addiderat; T.-L. 26, 16, 3, lictor uiro forti adde uirgas; 2° « ajouter ». Mais le grec a aussi προσδίδωμι. Additō, additāmentum correspondent à πρόσθεσις, προσθήκη; additāus traduit επιταγματικός. Composé : inaddō, M. L. 4329.

condō (rac. \*dhē-) =  $\sigma_{\rm VVT}(\theta\eta\mu\mu)$  et xarat $(\theta\eta\mu\mu)$ : 1° « mettre ensemble, réunir (des choses éparses) » : Varr., L. L. 7, 1, uerbum quod conditum est e quibus litteris, oportet, cl. inconditus « confus, non rangé »; de là condere urbem, moenia, carmen « réunir les éléments d'une ville, d'un rempart, d'un poème », et par suite « bâtir, fonder, créer, composer (= componere) ». A ce sens se rattachent conditor : fondateur, créateur = xτιστής (irl. conditor); conditiō : action de fonder, création = xτίσις. Le sens ancien apparaît encore dans le nom du dieu Conditor « qui procède à la mise en grange des grains ».

2º D'expressions comme condere mustum, condere messem in horreum (horreo), pecuniam in crumenam s'est développé le sens de « enfermer, mettre à l'abri, déposer » (par opposition à prômere, comme le condus « esclave chargé de serrer les provisions » s'oppose au prômus, qui est chargé de les mettre à table) ; cf. conditiuus « de conserve », adjectif de la langue rurale (-a olea, etc. ; peutêtre y a-t-il eu ici jonction avec condio « confire »), conditorium « magasin » ; d'où « cacher », « enfoncer » ; condere alqm sepulcro; d'où à l'époque impériale le sens de « tombeau » qu'a pris conditorium. Dans ce sens de « cacher », condo a été doublé par une forme renforcée : abscondo, -ditum (et tardifs abscondī, absconsum) =  $d\pi o$ κούπτω, qui a supplanté abdo. Abscondo, outre le sens physique et moral de « cacher », a aussi dans la langue nautique le sens technique de « perdre de vue »; cf. Vg., Ae. 3, 291, protinus aerias Phaeacum abscondimus arces, où Servius note abscondimus nauticus sermo est; cf. Plat., Prot. 388, ἀποκρύπτειν γην. Abscondere est demeuré dans les langues romanes : roum. ascunde, ital. ascondere, v. fr. escondre, esp. esconder. M. L. 41 et 42; B. W. sous cacher. Cf. aussi recondō : cacher de nouveau et « mettre à l'écart, enfouir », etc. M. L. 7128.

 $d\bar{e}d\bar{o}$ : donner une fois pour toutes, donner sans condition; terme de la langue militaire :  $d\bar{e}dere \ s\bar{e} \ \epsilon$  se rendre », d'où  $d\bar{e}diti\bar{o}$ ,  $d\bar{e}diticius$ . Le sens technique est

dð

marqué par Donat, Ter. Andr. 199, dare est quod repetas, dedere ad perpetuum; et damus etiam amicis, dedimus tantum hostibus. Racine  $*d\bar{o}$ ; =  $ix\delta(\delta\omega\mu)$ ; a un correspondant en osq. dadid « dēdiderit », da[da] « dēdat ».

 $did\bar{o}$ : distribuer, répartir. Correspond à διαδίδωμι mieux qu'à διατίθημι.

 $ed\bar{\sigma}$ : mettre au jour, publier = εκδίδωμ. D'où  $edi-tus \ll$  qui est en vue », et par suite « élevé » (== excelsus) et aussi « issu (del » : Maecenas atauis edite regibus, Hor., Od. 1, 11 ;  $editi\bar{\sigma}$ , editor. Un mélange de \* $d\bar{\sigma}$  et de \* $dh\bar{e}$ - n'est pas exclu.

indō : mettre sur ou dans; ἐντίθημι et εἰστίθημι. obdō : -ere obponere uel operire. Correspond pour le sens à ποοστίθημι.

perdo: perdre, dans le sens de « donner ou dépenser inutilement » et « ruiner, détruire, mener à sa perte ». A pour passif pereo, mais le participe est perditus. Différent de àmitio, cf. Rhet. Her. 4, 44, 57 Decius amisit uitam at non perdidit. Mais la langue populaire l'emploie dans ce sens. Peut correspondre à παρατίθημι dans le sens où la langue homérique emploie π. xεφαλήν, ψυχήν « exposer sa tête ou sa vie ». Mais le développement de sens est propre au latin; v. per. Panroman; M. L. 6403. Composés : déperdo (depuis Cicéron et Lucrèce); disperdo (depuis Plaute et Caton, fréquent dans la Vulgate), confondu souvent avec dispergo. M. L. 2570 a.

prödö : livrer, trahir =  $\pi po\delta(\delta \omega \mu t)$ .

pracditus : « [particulièrement] doué de ». Se rattache évidemment à dătus.

reddo : rendre =  $d\pi o \delta l \delta \omega \mu u$ . Panroman, sauf roumain ; la plupart des formes romanes remontent à \*rendere, forme faite analogiquement sur prendere. M. L. 7141.

subdō: mettre sous (= ὑποτίθημι), d'où « soumettre » (= ὑποτάσσω), « substituer » (cf. succēdere), « suborner ». trādō: livrer, transmettre, trahir. Gorrespond à la fois

à διαδίδωμι et à προδίδωμι. M. L. 8828-8830.

Tous ces verbes peuvent avoir des noms d'agents en -tor, des abstraits en -tiö et des adjectifs dérivés en -īuus, -īcius, etc.

La racine indo-européenne \*do-, \*do- « donner » fournissait un aoriste radical athématique : véd. ádāt « il a donné », moyen adita; gr. Łowxa, Łooµev, Łooro; ill. doto : arm. et « il a donné », tur « donne » (de \*do), à côté de tam « je donne », où ta- repose sur \*da-. Une forme à redoublement, skr. dádāmi « je donne », gr. δίδωμι, fournissait un présent qu'a conservé l'osco-ombrien, v. les formes citées plus haut, et vest. didet « dat », pél. dida « det » (cf. aussi v. lit. dusti) « il donne », v. sl. dastŭ « il donnera », 3º plur. dadetă « ils donneront ». En indoeuropéen occidental, le thème radical simple fournissait un présent d'aspect déterminé que le latin a conservé dans do, damus. -- Cette racine a disparu en celtique (où se trouve, en revanche, le correspondant de skr. rā-« donner ») et en germanique. Le perfectum dedi est à rapprocher du parfait skr. dadé, gr. δέδοται; il se retrouve dans osg. deded, ombr. dede « dedit ». Sur hitt. da- « prendre », v. Benveniste, Don et échange dans le vocabulaire indo-européen, Ann. Sociol. 1951, 8 sqq.

La racine \*dhē-, \*dhē- « poser » fournissait de même aux langues orientales un aoriste : véd. ádhāt, moyen

adhita; gr. Euna, Eucuev, Eucro; arm. ed « il a pose ddhita; gr. etopica, evenev, evenu, and a redoublement dir « pose » (de \*dhē-). Une forme à redoublement skr. daanami « je pose », ga. ..., un présent. En Occi. (d'où deau « je pose »,, iou and a present un present deat, le thème radical simple fournissait un present dent, le theme rautea simple source le germanique occi-d'aspect déterminé que conservé le germanique occid'aspect determine que construction de la construc got. ga-deps « action », v. h. a. tāt et de v. sl. dib «œuvre». Le latin a conservé ce présent déterminé dans les formes à préverbe ou dans les juxtaposés, en les confondant phonétiquement avec la racine précédente et c'est ainsi qu'on a lat. crēdo en face de véd. cred dadhāti « il croit » (v. crēdō). Le présent simple, avec la sens de « faire », a été tiré d'une forme dérivée : v. facià tout comme l'arménien a dnem « je pose » et le slava le duratif de jo « je pose ». — Il est résulté de la que les formes telles que condō, trādō, etc., peuvent passer pour appartenant à la fois à  $d\bar{o}$  « donner » et à  $d\bar{h}e$  « donner » et à  $d\bar{h}e$  « bo ser ». Le perfectum est à redoublement : crēdidī, condidi etc. (cf. osq. -ffed, de \*fefed, dans prúffed « po. suit ». aamanalfed « faciendum cūrāuit ») qui concorde avec dedi, mais répond aussi à gr. réflerau, véd dadhé. Le présent est remplacé par facio (v. ce moti

Le nom-racine n'existe qu'avec élargissement -t- dans dōs, dōtis; cf. hom.  $\delta \omega \zeta \ll don > chez$  Hésiode, avec le dérivé  $\delta \omega \tau t v \eta$ . V. Benveniste, art. cité.

Le substantif indiquant le « don » a deux formes, suivant les langues : gr. δῶρον, v. sl. darŭ, arm. turk et lat. dōnum, osq. dúnúm, ombr. dunu, skr. dánam, alb. δενε, irl. dán (thème en -u-).

Condus (et promus) sont formés sur coquus.

Le nom d'agent dator a subi l'influence de datus, cl. gr. δοτός (de la racine \*dhē-, le nom d'agent est factor d'après facio); il n'y a pas lieu de le rapprocher de gr. δοτήρ plutôt que de δώτωρ. — Pour expliquer les formes archaïques du subjonctif duam, duim (et aussi crēduam, crēduim, par exemple), il faut supposer que la racine \*dō a admis, au moins dialectalement, un élar gissement -m-. L'ombrien a pur-douitu « porricito » a côté de purditom « porrectum », le falisque douid « \*duat ». On rapproche cypr. δυΓανοι (optatif) « il peut donner ». Les formes baltiques, lett. dăvāt « donāre », lit. dovand et davand « don », ont peut-être le même -m-

Sur un nom d'agent au second terme d'un composé, v. sacer-dös (\*-dö- de \*-dhō-), en face de sacrificium.

doceō, -ōs, -uI, doctum, -ōre : causatif à vocalisme (cf. moneō et meminī), « faire apprendre, enseigner ; en particulier « faire répéter » une pièce, docēre fabu lam = gr. διδάσχω. Se construit avec deux accusatifs, de la personne et de l'objet : doceo pueros grammaticam, d'où doctus litteras. Ancien, usuel. M. L. 2700 (v. fr. duie, prov. dozer) et doctrina, 2711 (formes rares, savantel.

Dérivés et composés : docilis (-bilis) : docile; docilitäs ; indocilis ; documen (archaïque) et documentum: enseignement, leçon ; doctus : instruit, savant (britt, doeth) ; indoctus : ignorant ; condoctus (Plt.) : qui comnaît à fond ; doctor : qui enseigne; doctrix (tardif) doctrina : enseignement, science, culture scientifique ou philosophique (cf. tönsor, tönstrina) ; M. L. 2711; irl. doctúr, britt. doethur ; doctrinālis (tardif); dociloquus : qui parle avec science, éloquent (Enn.); doc ticanus, -ficus, -loquāx, -sonus (tous rares et pobtiques);  $\bar{e}doce\bar{o}$ : enseigner à fond; perdoce $\bar{o}$ : même, sens;  $\bar{d}\bar{e}doce\bar{o}$ : faire désapprendre à quelqu'un (cf.  $d\bar{e}-disc\bar{o}$ ); condocefacio (Cic., Auct. b. Afr.); prodoce $\bar{o}$ (Hor., Ep. I 1, 55 =  $\pi$ poolódoxw); doctito, - $\bar{a}s$ (54 Aug.).

Pour la forme, doceo rappelle gr. Soxéw (aor. ESoEa) ie crois », 80xeï « il semble ». Il s'agit de formes dérides en face du présent athématique qu'attestent hom. wees, a il recevait », δεγμένος « recevant », ce qui applique ion. dor. lesb. δέχομαι, att. δέχομαι. Le védiquê a ce même thème dans dāşti (d'où dāçati, dācnóti) il honore, il sacrifie à ». En slave, il y a un dérivé lesiti « trouver » dont le vocalisme radical e indique le raractère secondaire. - Le sens de lat. doceo (et de discol est dérivé; le grec a, de même, διδάσκω. avec me valeur factitive, qui s'explique, comme dans disco. nar le redoublement. Il est probable que lat. decet est anssi apparenté. Mais on ne peut faire que des hypothèses sur la façon dont le sens a évolué dans doceo. d'une part, et decet (v. ce mot), de l'autre. - L'adjectif en -to- doctus, par sa différence avec le type monitus. ancien dans les causatifs, atteste que doceo s'est trouvé auprès d'un présent athématique et confirme le rapprochement avec hom. Sexto.

dödräns, -antis m. : les 9/12 de l'as. D'où dödra, -ae f. dans Ausone : boisson composée de neuf ingrédients (cf. la c punch »); d'où dödrälis, dödrantālis, -tārius.

Forme abrégée de *dēquadrāns*; pour l'abrègement, cf. dentāns. Les noms des fractions de l'as sont hors des règles générales de la formation des mots latins.

doga, -20 f. : sorte de vase. Emprunt tardif (Vopisc.) augr. δοχή ou δοχή, d'où dogūrius : βουττοποιός (Gloss.). V. B. W. sous douce. M. L. 2714-2715. Germ. \*dōga, m. h. a. dūge, etc.

dolābra : v. dolō, -ās.

doleð, -ös, -ul (dolitus sum attesté épigraphiquement), .itum, -öre (formes tardives doleunt, doliëns) : éprouver de la douleur, avoir mal, souffrir (physiquement et moralement). S'emploie impersonnellement : Plt., Men. 439, mihi dolebit, non tibi, si quid ego stulte fecero; mais le plus souvent avec un sujet animé ou inanimé : Tér., Hau. 934, ah / nescis quam doleam; Plt., Mer. 388, animus mihi dolet; absolument ou avec un complément à l'accusatif (subjectif ou objectif) : oculos dolere, Front., Amic. 16; meum casum luctumque doluerunt, Cic., Sest. 69, 145, ou à l'ablatif, seul ou précédé de ab, dē, ex. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2724.

Formes nominales, dérivés et composés : dolor m. : douleur. Ancien, usuel, panroman, M. L. 2724 ; dolorösus (tardif), M. L. 2725 ; et indolorie, .rius, traduction tardire de dokôdvoç ; indoloria 1. ; \*indoloriær, M. L. 4381 ; dolidus (cf. pauor, pauidus, etc.), non attesté avant Cael. Aurel. ; dolentia 1. (archalque, Laevius), dérivé de dolēns, dont Cicéron a formé indolentia pour traduire drátbeux, comme indolēns traduit drabh; -dolium, dans le substantif plautinien cordolium, d'où dolium, CIL V 1729, rimant avec gaudium, cf. lugium; dolitō, -ās : être douloureux (Caton). En bas latin, à côté de dolor apparaît une forme dolus [relaite sur le génitif pluriel dolorum commun à dolor et à dolus?), qui est demeurée dans les langues romanes,

- 181 --

à côté de dolor : fr. deuil, it. duolo, esp. duelo, etc.; cf. B. W. s. u.; M. L. 2727 et Thes. s. u. dolor, 1827, 25 sqq. De dolus est dérivé un adjectif \*dolōsus attesté par l'adverbe dolõsē « dolõrõsē », GLL XII 1939. Ce dolus « deuil » a éliminé dolus « ruse », pour éviter la confusion due à l'homonymie.

Rapproché ordinairement de dolō; le sens premier serait « recevoir des coups, être battu » : caput mihi dolet « la tête me bat », d'où « la tête me fait mal, j'ai mal à la tête »; cf. lugeō. Étymologie incertaine.

dôlium, -I n. : vaisseau en poterie ; jarre à huile, à vin, à grains, etc. Correspond à gr.  $\pi \ell \theta_{0\varsigma}$ . Ancien (Caton, Plaute). M. L. 2723.

Dérivés : doliāris ; doliārius ; doliolum.

La matière dont est constitué le  $d\bar{o}lium$  exclut, au point de vue latin, un rapprochement avec  $dol\bar{a}re$ ; et l' $\bar{o}_{,}$  du reste, fait difficulté.

Toutefois, si l'on tient compte de irl. delb « forme », gall. delw, de m. h. a. zel « pièce de bois cylindrique, billot », un rapprochement lointain avec le groupe auquel appartient dolăre n'est pas inadmissible. Il y a, du reste, un mot slave voisin du mot latin pour le sens : m. bulg. dil, bulg. delea « pot de terre », le slave commun \*duy rappelant le -w- de irl. delb. Le sens étant technique, on ne peut s'attendre à des rapprochements exacts permettant de poser un original indo-européen.

dolò, -žs, -žuI, -žtum (dolītus dans Varr., d'après Non. 99, 15, d'après polītus?), -šre : tailler, équarrir, façonner le bois, cf. Cic., Acad. 2, 101, non enim est e saxo scalptus aut e robore dolatus, puis la pierre avec la dolabre. Terme technique et concret. « Comme la manière de se servir de cet instrument consistait à donner des coups répétés, on emploie aussi le même mot dans le sens de battre vigoureusement, Hor., S. 2, 5, 22 » (Rich). Sens obscène dans Pompon. 82, dolasti uxorem (cf. molõ, depsõ, battuõ), repris par Apulée dans le composé dždolõ. Ancien, usuel. Panroman (sauf portugais). M. L. 2718.

Dérivés et composés : dolābra (-brum Ital.) : hache, pic, pioche (cf. Rich, s. u. et dolātus), M. L. 2717; dolābrātus; dolābella : hachette, serpette (sert aussi de cognomen, cf. Fenestella); dolāmen (Apul.); dolātilis (tardíf); dolātorium, trad. gr. λaξευτήριον, d'où dolātoria, -ae f., M. L. 2719; dēdolō; ēdolō : dégrossir. M. L. 2828 a.

La racine a un sens technique, qui est visible dans les formations intensives du grec :  $\delta a (\delta a \lambda o \varsigma * travaillé avec$  $art », <math>\delta a a \delta d \lambda \omega « je travaille avec art » et dans <math>\delta \delta \lambda \tau o \varsigma f$ . « tablette à écrire ». On a lit. dalis « part » (d'où dalýti « partager » et v. r. dolt (même sens), v. pruss. dellieis « partage » et deliyks « morceau ». En celtique, il y a une forme à -o : irl. foddim « je sépare », à côté de delb « forme, figure ». Skr. dalati « il crère, il éclate », dalam « morceau, part ». Le sens technique apparaît dans les formes à élargissement -gh- de irl. dluigim « je fends », v. isl. telgia « couper, tailler », lit. dalgis « faux ». V. dôtium?

dolō, -ōnis m. : 1º épieu, canne à épée; 2º petit hunier, voile de misaine. Emprunt au gr. δόλων. Depuis Varron.

### dolor : v. doleō.

dolsa, -ao f. : gousse : alii (de alium « ail ») dolsas nouem, Ioue barba dolsas similes, Misc. Tir., p. 65, 17. Mot de très basse époque; non latin. M. L. 2726.

dolua, -ae f. : chenille = eruca (Eucher.). M. L. 2729. Gaulois? Cf. fr. douve.

dolus, -1 m. (dolum n. depuis l'Itala) : ruse, tromperie. - On a soutenu que le mot n'avait pas, au moins à l'origine, un sens péjoratif net. Aquilius, ami et collègue de Cicéron, définissait le dol « cum esset aliud simulatum, aliud actum » et l'abrégé de Festus, P. F. 60, 29, note ; doli uocabulum nunc tantum in malis utimur, apud antiquos autem in bonis rebus utebantur. Vnde adhuc dicimus sine dolo malo, nimirum quia solebat dici et bonus. Toutefois, il n'y a pas d'exemple de bonus dolus et l'adjonction de malus à dolus peut provenir du même souci de précision qui fait écrire quod sine malo pequlatuu fiat dans la Lex de XX Quaest. CIL 1º 587, 5, ou mala traus, Plt., Tru. 298. Labéon (Dig. 4, 3, 1, 2) a défini le dol « omnem calliditatem, fallaciam, machinationem, ad circumueniendum, fallendum, decipiendum alterum », et la langue commune n'emploie dolus qu'avec une nuance de blâme. Ancien, usuel. Non roman ; fr. dol est un mot savant ; v. doleo. Comme, en latin vulgaire, on disait dolus au lieu de dolor (v. plus haut), d'aucuns, par réaction, s'imaginaient que, pour parler correctement, il fallait dire dolor dans le sens de dolus. De là vient, dans la version latine du Psaume 23, verset L. le texte grec des Septante xal oux auorev Ent Solw est rendu par nec iurauit in dolore (Psalt. Veron.).

Dérivés et composés : dolõsus (rare et poétique = δολόεις) ; subdolus, sēdulō, ancien juxtaposé formé de sē dölō (CIL I 200, 40) « sans tromperie », d'où « avec zèle », dont a été tiré ensuite l'adjectif sēdulus, v. Plt., Ba. 477, « empressé, zélé » (= ἄδολος), d'où sēdulitās. Il n'y a pas de verbe dérivé « être rusé, trompeur », qui se serait confondu soit avec dolāre, soit avec dolēre.

Osq. dolom « dolum », dolud « dolõ », comme en latin, avec l'adjectif mallo- « malus » (cf. le gr.  $\delta\delta\lambda\phi$  πονηςῶ, si ce n'est pas un calque du latin). — On rapproche souvent v. isl. tal « compte, discours » et tāl « ruse, tromperie », qui sont des mots germaniques communs. Mais on peut se demander si le mot dolus n'est pas emprunté au gr.  $\delta\delta\lambdao_{\rm C}$  « piège, ruse », et s'il n'a pas pénétré à Rome par un intermédiaire suditalique ; dolõsus serait fait sur δολδεις. Le grec n'a pas non plus de verbe dérivé. Māc(h)ina, poena sont aussi empruntés.

domesticus, domicilium, dominus : v. domus.

domö, -ās, -uī, -itum, -āre (et domāuī, domātum, formes analogiques) : apprivoiser, dompter (sens propre et figuré). Ancien et usuel.

Dérivés et composés : domitō, -ās : même sens (premier exemple dans Vg.); domitor (domātor), domitrīx; domitus, -ūs m. (Cic.); domitūra (Colum., Pin.); indomitus (cf. čăpurroç en face de căpurc); domābilis, domefactus, tous deux de l'époque impériale et de la langue poétique; ēdomā, -ās (surtout poétique et prose impériale); ēdomitō (Ven. Fort.), cf. ēdominō (Arn.). Les langues romanes se partagent entre domāre et

domitāre; l'ital. domare, l'esp. et le port. domar au second. M. L. 2731, 2742; cf. aussi 2744, domini La racine est dissyllabique, de la forme dent La racine est une june que, "emailiere at l'a de la racine altere attere domitor. Il y a trace d'un présent radical dans les forme domuor. 11 y a trace o un provide a entraîné un avrist homériques δαμιά, δαμόωσιν, ce qui a entraîné un avrist homeriques oaux, ourseast, se par suite un présent hom. (ε-)οαμασσα, συμπουτ στη ματικά transformé, ni daim « il ne souffre pas », ad daim « il admet, il avoue », etc. Le hittite aldamaizi e il fait violence à », tameššuwen « nous avons vaincu ». Et il a, d'autre part, un présent à nasale, dor. δάμναμι, ion att. δάμνημι, irl. damnaim « je dompte ». L'o de lat. da māre est sans doute celui d'une forme à vocalisme plein de présent, \*dom>-, soutenu par celui d'un causatif, el got. ga-tamjan, v. h. a. zamian « apprivoiser ». A en juger par les formes telles que grbhāyáti, mathayáti, la de véd. damāyati est issu de \*domā-. Le v. h. a. zaman « apprivoiser », à côté de l'adjectif zam, v. isl. tamr « and privoisé », est pareil au présent domāre, mais n'a par pour cela de rapport direct avec le verbe latin on comme on le voit par domui, domitus, est issu d'un pré sent radical avec extension de ā de -domā-, \*-dmā, et qui ne saurait passer pour un verbe dérivé. Le latin n'a pas conservé trace du type \*dmā-, du gr. δέδμαμαι, δμα τός, ion.-att. δέδμημαι, δμητός; il n'a plus que doma conservé aussi dans skr. dantah « dompté », etc. Il a généralisé le vocalisme o dans toute la conjugaison, d'on domitus et domitor, en face de skr. damita « celui qui dompte ». Comme le grec a affecté le vocalisme e δέμω « je construis », il n'a pas trace du vocalisme, dont la racine signifiant « dompter » n'a, d'ailleurs, au cun sens net ; car le sens rend douteux le rapprochement de got. ga-timan « convenir », ga-temiba « de manière qui convient ».

Sur domō et domus, voir l'important article de M. Benveniste, Homonymies radicales en indo-européen, BSL LI, 1955, p. 14 sqq. Il démontre péremptoirement que les deux mots n'ont, à l'origine, rien de commun et que domus, de son côté, doit être séparé de la racine \*dem(o<sup>\*</sup>)-« bâtir ».

domus, -I et domus, -üs f. : maison ; de là domi, loca tif, « chez soi, à la maison », par opposition à peregi, forīs et à militiae. Comme le grec olxoc, domus désigne la maison en tant que symbole de la famille : domus u nostra tota salutat, Cic., Att. 4, 12, et aussi « l'école, la secte ». Le genre est féminin et remarquable en face du gr. δ δόμος, skr. dámah m. Pour le sens, voir l'observa tion faite sous forés.

Les deux flexions de *domus* semblent correspondre à d'anciennes différences de thèmes, l'un en -u- : v. s. *domü* (gén. *domu*; du reste en partie ambigu entre thème en -o- et en -u- comme le mot latin), skr. dérivé *damu nah*, l'autre en -o- : gr.  $\delta \delta \mu o \varsigma$ , skr. *dáma-b*, tous deux masculins (cf. v. irl. *doim* « dans la maison »). Mais le thème en -o- semble le plus ancien et le seul attesté tout d'abord; cf. J. B. Hofmann, IF 49, 109 sqq., et Ernout, *Philologica* I, p. 105 sqq. La déclinaison en -ua tendu à prévaloir sur celle en -o-, parce que les féminins sont plus nombreux dans la 4<sup>e</sup> déclinaison : c'est ainsi que le génitif en -*i*, fréquent à l'époque archaïque, est remplacé à l'époque classique par -*ū*s; le datif sinest remplacé à l'époque classique par -*ū*s; le datif sindonné s'est refait un génitif en -*uis*); le datif-ablatif donné s'est refait un génitif en -*uis*); le datif-ablatif pluriel est toujours en -*ibus*, le nominatif pluriel en -*ū*s. pluriel est toujours en -*ibus*, le nominatif pluriel en -*ū*s. pluriel est toujours en -*ibus*, le nominatif pluriel en -*ū*s. pluriel est toujours en -*ibus*, le nominatif pluriel en -*ū*s. pluriel est toujours en -*ibus*, le nominatif pluriel en -*ū*s. pluriel dans les langues romanes par *casa* et *mān*sió (et partiellement *hospitāle*, *familia*), n'a survécu en italien que dans une acception spéciale : *d. ecclēsiae*, *duomo* « cathédrale » (la forme française remontant sans doute à gr. δῶμα, cf. M. L. 2730; B. W. s. u.), M. L. 2745. Femprunté en m. irl. *dom*-, *dam*-.

Dérivés et composés : domesticus : domestique, familier; d'où « privé, national ». Non attesté avant la Rhét. à Hér. et Cic. M. L. 2732. Même suffixe que dans rüsticus, uiāticus, siluāticus, etc. Le -e- ne peut s'expliquer directement, car le groupe de domus n'offre pas de thème en \*-es- (sur gr. δέμας, v. ci-dessous ; le sens est très loin). Ceci a amené à supposer que dom-es-ticus aurait été fait par opposition à \*row-es-tikos (v. sous rūs) ; mais cette forme elle-même est hypothétique. Pour le e de domesticus, cf. sequester en face de secus, intestinus en face de intus et, en général, caelestis, agrestis et caelestinus, agrestinus, clandestinus. Autre explication dans Benveniste, Origines de la formation des noms en indo-européen, p. 67. De là domesticatus, -us (tardif) (d'après magistratus) : domesticitas (Irén.) = olxeiotne; domuscula et domuncula f. (époque impériale); domicilium : domicile (déjà dans Plaute). Plus abstrait que domus ; aussi. souvent employé figurément. Appartient à la langue du droit : Cic., Arch. 4, 9, an domicilium Romae non habuu? Étymologie du second terme incertaine ; peut-être faut-il partir de \*domicola, dont serait dérivé domicilium, ce qui trancherait la difficulté relative à la gutturale; domicenium (Mart.); domiporta (ap. Cic., Diu. 2, 133); domi-seda; Domidūcus, -a; domicūrius, etc.; domitius (deus) ap. Aug. Ciu. D. 6. 9, ct Domitiānus; domu(m)itio (Pac.); domūsio (Varr., Petr.), de \*dom(i) ūsio.

dominus m., domina f. (domnus, Lex Agr.; domna, <sup>er</sup> siècle après J.-C.) : maître, maîtresse de maison. Le rapport avec domus était senti des Latins ; cf. les vers cités par Cic., Off. 1, 39, 139, o domus antiqua, heu quam dispari/dominare domino. S'oppose à seruus (comme erus), uilicus, ancilla, familia. Désigne par extension toute espèce de maître : maître de maison en tant qu'hôte recevant des amis, d'où dominium au sens de « repas, festin »; maître des jeux; maître du peuple, tyran, despote (cf. le sens de gr. δεσπότης qui a pu influer sur l'évolution du sens de dominus) : Cic., Rep. 2, 26, uidesne ut de rege (scil. Tarquinio) dominus extiterit? Hic est enim dominus populi quem Graeci tyrannum uocant; de là dominor, -āris (dominō, \*addomino, M. L. 155); dominātio, -tor, -trīx, -tus. Dans la langue de l'Église, dominus traduit le gr. xúptoç « le Seigneur ». Usité de tout temps. Panroman; les formes romanes remontent à domnus, domna, cf. les composés tardifs domnaedius, domnifunda, -praedia (inscriptions). M. L. 2741, 2733; dominium : 1º droit de propriété (terme juridique);

2º repas, festin (cf. plus haut). M. L. 2740 : dominicus : du maître, du seigneur, d'où diës Dominica (ou dominicus; B. W. sous dimanche) « le jour du Seigneur » = xupuaxh ἡμέρα. M. L. 2738; irl. domnach; dominicida = xupuaxh ἡμέρα. M. L. 2738; irl. domnach; dérivés dominicărius, -cālis. — dominiculus (Dig.). Cf. encore M. L. 2734, dominedeus; 2735, \*dominiāre; 2736, \*dominiārium; 2737, \*dominicellus, -a. V. B. W. sous demoiselle.

Voir aussi condoma, conduma, peut-être composé tardif d'après συνοικία. M. L. 2124; \*condominium, 2124 a.

Les thèmes \*domo- et \*domeu- sont dérivés d'un motracine \*dem- qui subsiste dans des formes isolées, notamment le génitif \*dem-s : véd. dám- patih et pátir dán « maître de la maison », gâth. dang paitis (même sens) et, en grec, δεσπότης, δέσποινα, δεσπόζω, qui supposent un ancien \*dems-pot- (dems-pod-). L'Avesta a aussi un locatif dam, le grec un nominatif-accusatif neutre da (δῶμα doit être une adaptation du doublet \*δωμ; cf. arm. tun) et, au premier terme d'un composé, δά-πεδον, littéralement « sol de la maison ». En arménien, le même thème apparaît dans tun (de \*dom) « maison », gén. tan ; et il y a une trace indirecte de \*domu- combiné avec tun, tan dans tanu-ter « maître de maison ». M. Benveniste a signalé, dans l'article cité sous domo, p. 20, que domus est « un terme institutionnel » et que « c'est même peut-être ce caractère qui a influencé la suffixation de lat. domus : à côté de domo- (lat. domo, domi, dominus), le thème \*domu- de lat. domus, v. sl. domŭ, véd. dámūnas- est conforme à un type en \*-u- de dénominations de parenté et de société : lat. tribus, av. zantu-, dahyu-, skr. bandhu- ». - On ne sait par quelle action le lituanien a remplacé \*domo- par nāmas (généralement au pluriel : namaĩ « maison »); l'ancien locatif namẽ « à la maison » joue le même rôle que lat. domi.

Tandis que, en indo-européen oriental, le « maître de maison » est indiqué par un juxtaposé dont le second terme est pot- (comme dans lit.  $o\vec{e}\delta$ -pat- « maître de tribu » et dans véd. oicpátih « chef de vic- » [cf. uicus],jäspátih « chef de géns », le latin se sert d'un dérivé duthème domo- ; ce dérivé est formé comme tribūnus detribus (qui montre qu'il ne faut pas partir de domu-) etcomme, en gotique, piudans « roi », littéralement « chefde piuda », kindins « ήγεμών », littéralement « chef dekind », c'est-à-dire de géns.

On est tenté de rapprocher domus, etc., de la racine de gr.  $\delta \ell \mu \omega \ll je$  construis », olxo- $\delta \delta \mu \omega \omega \ll architecte »;$  $mais le parfait <math>\delta \ell \delta \mu \eta \mu \omega \alpha$  et le substantif  $\delta \ell \mu \omega \omega \ll corps »$ montrent que cette racine est dissyllabique et, par suite, ne concorde pas avec le thème \*dem- « maison ». Le groupe de got. timrjan « olxodoµeŭv », timrja « τέxτων », v. isl. timbr « bois de charpente » n'enseigne rien. A cette racine \*demo-, \*dmā-, se rattache le nom iranien de la « maison »; gâth. domāna-, d'où av. réc. nmāna-, pers. mān. Mais le nom indo-européen \*dem- de la « maison » semble isolé, comme le nom \*meik- du « clan ».

donee (donicum, archaīque; donique, Lucr. 2, 1116; doneque, Itala): « jusqu'au moment où », puis « tant que, aussi longtemps que » (sens secondaire attesté depuis Lucrèce en poésie et depuis Tite-Live dans la prose), « tout le temps que, jusqu'à ce que ». Synonyme de dum et, comme lui, a dù s'employer à l'origine sans valeur subordonnante; cf. Lex XII Tab. 6, 8, ap. Fest. 474, 16, quandoque sarpta, donec dempta erunt. Ancien, mais évité par la langue classique (ignoré de Cés., Sall., Rhét. à Hér.; Cicéron n'en a que cinq exemples dans ses premiers discours, et un, de Fin. 4, 6); et rare après le rer siècle de l'Empire.

Renferme, comme denique, une particule locative,  $d\bar{o}$ , suivie de la particule -ne- et, ici, de cum ou de que (-c, cf. neque : nec), suivant les cas. L'analyse ressort de la forme parallèle ombr. ar-ni-po « donce », dont le premier élément est ar- « ad » (cf. quoad, osq. ad - púd), le second ni parallèle à lat. ne, le troisième -po, répondant à lat. cum (quom).

La particule  $d\bar{o}$  est ancienne; une forme  $d\bar{\delta}$ , au sens de « vers, jusqu'à », est attestée par v. h. a. za et zuo, v. angl.  $t\bar{o}$ , v. sl. do (préposition avec le génitif, ancien ablatif) et da « jusqu'à », particule de coordination et de subordination, lit. da (particule indiquant l'achèvement), lett. da « jusqu'à » (avec génitif ou datif); irl. do est la forme de to avant l'accent; cf. peut-être idōneus. Gette particule a aussi une forme \*de: gr. olxóvõe (att. olxaõe), olxov õt., φύγαδε, etc. Le -da avestique est ambigu. V. dē. Pour -ni-, v. dēnique et -ne.

On rapproche parlois le second terme de *quando*, dont l'analyse n'est pas faite de manière évidente.

#### dönum : v. do.

dormiō, -Is, -IuI, -Itum, -Ire : dormir (sens propre et figuré ; d. cum = cubāre cum). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2751. Pas de substantif ; le nom correspondant à dormiō est somnus.

Dérivés et composés : dormitor, -tiō (rare), -tōrius (Plin.), d'où dormitărium, M. L. 2753; dormită, -ās, M. L. 2752; dormitărium, M. L. 2753; dormită, -ās, 984, sans doute : rôdeur de nuit (i.-e. « dormeur de jour ») correspondant à jµɛpóxotroç &mp d'Hésiode, Op. 603; \*dormiculāre, M. L. 2750; dormiscō (tardif, peut-être tiré des composés ad-, ob-); addormiō (tardif), M. L. 157; addormiscō, M. L. 158; indormiō; obdormiō, obdormiscō; ēdormiscō edormiscō (tardif). Cf. aussi M. L. 4382, \*indormentiāre; 4382 a, \*indormentire.

Dormio est un présent dérivé de la forme élargie, athématique \*drem-, qui survit, d'autre part, dans v. sl. drémlio « je sommeille ». La racine se trouve ailleurs, mais toujours sous des formes élargies : gr. έδραθον, έδαρθον, d'où δαρθάνω, et, d'autre part, véd. dráti « il dort » et skr. class. drāyate (même sens), véd. nidrā « sommeil », de \*drē-. Voir les observations faites sous premō et sous somnus. Pour exprimer la notion de « dormir », à l'aspect indéterminé, on a recouru à la racine \*der- avec le suffixe de présent \*-em-, qui indique l'aspect « indéterminé ». Ce procédé se retrouve aussi, avec le suffixe \*-ve- du présent, dans v. sl. drěmljo « je dors ». Au contraire, le grec a recouru à la même racine pour indiquer l'idée de « s'endormir », en utilisant un autre suffixe, qui fournit l'aspect indéterminé : ἔδοαθον. Tandis que les préverbes ne jouent guère de rôle avec dormio, le grec a ordinairement un présent xaradapodávos. - La racine indo-européenne \*swep- survit dans somnus et sopio (v. ces mots).

dorsum, -I n. (dorsus m. Plt., dossus,  $Dos(e)u_0$  ut dossennus « le bossu, le gros dos », polichinelle, person nage des Atellanes (la finale *ennus* semble étrusque cf. *leuenna*, sociennus); dossuārius « bête de somme, du bât ») : dos (horizontal), échine; dorsum dictum quad pars ea corporis deueza sit deorsum, P. F. 60, 18; étj mologie sans doute populaire, mais on n'en conait pa de meilleure. Mot populaire, employé par les esclare dans Plaute (en face de tergus, qui s'oppose à pecha S'applique, comme le gr. võroç (võrov), à tou to biet fectant la forme d'un dos horizontal et présentant un surface légérement convexe : dorsum uiae, dorsum ne moris (Vg.). Ancien (Plt., cinq exemples, contre qua rante de tergum), usuel. Panroman. M. L. 2755; B. W dos.

Dérivés et composés : dorsuālis (dorsālis, dorsānu tardifs) : dorsal (tardif). Comme dossuārius, sans dous fait d'après les dérivés tirés de thèmes en -u-, typ ossuārium; Dos(s)uō, CIL I<sup>2</sup> 270; dossuāsus [Sol]; exdorsuō, -ās : fendre le dos d'un poisson; éreinter échiner (PIL.). Cf. aussi M. L. 7146-7147, \*rědőssiāre rédőssius; 2126, \*condorsum.

### dõs, dötis : v. dō.

dosinus, -a, -um : gris cendré. Épithète de la robe da chevaux, attestée en bas latin (Isid., Gloss.), d'origine germanique. M. L. 2755 a.

draco, -onis m. : 1º dragon; 2º serpent (poétique) 3º étendard (époque impériale). Emprunt latinisé au gr. δράχων, -οντος qui existe également en transcrip tion; gén. dracontis, acc. dracontem. M. L. 2759; pass en germanique : v. h. a. trahho « Drache », de dracon (App. Probi), etc., et celtique : irl. drac, britt. drai,

Dérivés : dracunculus : 1º petit dragon, 2º poisson venimeux, 3º couleuvrée (?) ; draconārius : porte-éten dard (Vég.) ; dracontārium : collier en forme de ser pent ; draconigena (poétique), etc. Cf. M. L. 2760. V. f. draoncle « abcès, tumeur ».

#### dracoma = $\tau p \alpha \chi \omega \mu \alpha$ (Orib.).

dracuma, -ae f. : drachme. Emprunt oral, ancien au gr. δραχμή, usité dans la langue des comiques; pour l'épenthèse de u. cf. Alcumēna.

Dérivé : drac(h)umissō, -ās (Plt.). — Dérivé tardil et savant : drachmālis (Cass. Fel.) et drachmew. Passé en gotique : drakma (savant).

drappus, -I m. : chiffon. Mot bas latin (Orib., Vie de St Césaire, Not. Tir.), peut-être gaulois; cf. les nom propres Drappo, Drappus, Drappes, Draponus. M. L. 2765; B. W. drap.

draucus, -I m. : pédéraste (Martial). Glosé καταπυγή: Η y a un nom propre Draucus, -a; celtique?

drauoca : « personacia, lappa » (Gloss.). Sans doute gaulois. Mais bret. draoch, gall. drewg semblent prove nir du latin.

**drēnsō, -ās, -āre** : crier (en parlant du cygne); *drīt* sutō, -ās (Gloss.). Mot imitatif, attesté seulement depuis Suétone. Peut-être emprunté au gaulois?

drindriö; -Ire (et d(r) indrö, -ās) : belotter (cri de la belette). Mot imitatif (Suét.). Cf. didintriö, mintriö.

**dromeda, -ae** et **dromedărius, -I** m. : dromadaire (tardif; Vop., Vulg.). Adjectif dérivé du gr. δρομάς que la langue littéraire transcrit par *dromas, -adis* (T.-L., Q. Curt.), qui s'applique à l'animal (*d. camēlus*) et aux soldats chameliers (χαμηλίτης, χαμηλοβάτης). L'all. *nomedar* vient du français.

dromδ (drumõ), -õnis m. : vaisseau ou barque très rapide (cf. lembus). Emprunt tardif au gr. δρόμων « coureur ». Demeuré en v. it. dromone > fr. dromon. M. L. 2776.

Dérivé : dromônārius.

drosca, -ae f. : oiseau chanteur (Anthol. 762, 11). Sans doute germanique.

druidēs, -um (Gés.) et druidae, -ārum (Gic.) m. : druides; druias (dry-), -adis et druis, -idis f. : druidesse (Lampr., Vop.). Mot gaulois.

drungus, -I m. : dronge, bataillon (Végèce). Mot Atranger, sans doute celtique (irl. drong).

drūpa (druppa), -26 f. : olive qui commence à brunir. Sans doute de gr. δρύπεπα, accusatif de δρύπεψ, doublet de δρυπεπής « qui mûrit sur l'arbre ».

\*dubenus : apud antiquos dicebatur, qui nunc dominus, p. F. 59, 2. Sans autre exemple et sans doute corrompu.

dub- : dubō, -āre ; dubitō, ās ; dubius, -a, -um. Un verbe simple dubō est attesté dans la glose dubat : duhitat. P. F. 59, 1. Dubo semble être le dénominatif d'un adjectif \*du-bho-s formé de la racine \*du- de duo, cf. du-(plex), comme probus est tiré de \*pro-bho-s. A dubō se rattache l'adjectif dubius formé comme ludius de lado, scius de scio, etc., proprement « partagé entre deux alternatives » : Vg., Ae. 1, 218, spemque metumque inter dubii, seu uiuere credant | siue extrema pati, puis « douteux, incertain, hésitant », « d'issue incertaine » et par euphémisme « critique ». Cf. le sens de « craindre » pris par dubito dans les langues romanes (fr. re-douter, prov. dobtar, etc.; v. Löfstedt, Eranos XLIV 350, et B. W. sous douter; Benveniste, Word, 10 (1954), p. 254, qui compare gr. δέος, etc.). Ancien, usuel. Subst. n. dubium : doute, d'où dubiosus (Gell.). Cf. aussi addubanum : dubium, dans P. F. 20, 4; dubietās (rare et tardil, trad. de ἀμφιδολία, ἀμφισδήτησις); indubius (époque impériale) ; dubitō, -ās : être partagé entre deux possibilités (dubitare utrum... an, -ne... an, etc.), douter, d. an; se demander si; dans les phrases négatives ou interrogatives, non dubito quin; cf. M. Leumann, Gnomon, 9, 239. Fréquentatif qui a remplacé le simple à l'époque historique et a fourni de nombreux dérivés : dubitătio f. (usuel, classique), -tor (rare, tardif), dubităbilis (Ov.) et indubitābilis = ἀναμφισδήτητος; dubilatiuus ; dubitatim, dubitanter et indubitanter, etc. ; indubitātus (époque impériale). Ancien, usuel. M. L. 2781. Composés : ad-, indubito (Vg.). Pour la formation et le développement de sens, cf. got. tweifis, all. zweifel.

# ducēnī, -na, -nārius : v. ducentī sous centum.

dux, dueis m. et f.; duco, -is, duxi, ductum (ces deux dernières formes avec à d'après Priscien, GLK II 466, 20; toutefois, l'à dans dusi ne peut être que secondaire et analogique de dùctus, où le degré zéro est normal; on lit, du reste, adouzet, GIL l<sup>2</sup> 2438, et l'it. con-

dussi suppose un u), ducere ; -duco, -as, -aul, -atum, -āre : formes alternantes de la racine \*deuk-/duk-. Dux de \*duk-s, mot racine comme -spex de \*-spec-s dans ausper. -cen dans tubi-cen « conducteur. meneur. guide. chef (d'armée) », etc. Ancien, usuel, classique. M. L. 2810. Dūcō (dont l'ancienne diphtongue est attestée par des graphies comme abdoucit (CIL 1ª 6, épitaphe de L. Cornélius Scipion) veut dire « tirer à soi, conduire, mener » : il est en parallèle avec sequor. e. g. Plt., Ba. 406, quo sequar? quo nunc ducis me? Comme ago « pousser », auquel il s'oppose, c'est un ancien terme de la langue pastorale ; le dux marche en tête du troupeau : dŭco, -ās (usité seulement en composition) est le duratif de duco, -is; cf. ēdŭcō, -ās « élever » (un enfant) et ēdūcō, -is « faire sortir ». Dūcō s'est employé au figuré dans de nombreuses acceptions pour désigner tout ce qui se rapporte à l'idée de « conduire, tirer sans discontinuité » : ducere aquam « amener de l'eau », d'où aquae ductus, etc., duciculus « robinet », mot de très basse époque. demeuré dans les langues romanes : fr. doizil, douzil, M. L. 2786; d. līneam fīlum, tēlum; d. mūrum « allonger (d'où construire) un mur »; d'où métaphoriquement d. carmen (à côté de deducere), d. bellum « faire trainer la guerre »; d. spīritum; d. samnōs; d. pōcula; d. aetātem (cf. agere), dies, noctem; d. rationes « allonger ses comptes »; d'où absolument ducere « compter, estimer », construit comme aestimāre : magnī, paruī dūcere et devenu. comme lui, synonyme de putare « penser, tenir pour », aliquem uirum ducere. Enfin, de ducere uxorem domum « emmener l'épouse chez soi, se marier (en parlant d'un homme) », on tire par abréviation ducere dans le même sens. En ce sens, duco a remplacé l'ancien \*wedh- « conduire » et, en particulier, « emmener la fiancée », qui a survécu en italo-celtique et qui est encore attesté en celtique : gall. dy-weddio « épouser ». Dans la langue familière, ducere prend le sens de « tromper », comme les composés inducere, seducere, circumdücere (cf. le fr. familier « mener », « faire marcher »). Synonyme aussi de conducere « engager, louer ». Usité de tout temps. Panroman (sauf portugais). M. L. 2785.

Dux figure comme second terme de composé dans redux (et reddux, cf. reddücö) « qui revient, de retour »; trādux, -ucis m. : sarment de vigne qu'on fait passer d'un arbre à l'autre. M. L. 8833 et 8832, \*tradücülus.

A l'époque impériale, dux s'est spécialisé pour désigner à la fois une magistrature militaire et un titre de noblesse. C'est à ce sens que se rattachent les dérivés tardifs ducālis, ducātor, trīx et ducō, -ās (sans rapport avec -ducō de ēducō; v. ce mot); ducātus, -ūs =  $\eta_{\rm Ye-}$ µovla (Suét.). Panroman, sauf roumain. M. L. 2783; duciānus.

Dérivés en duct- :

ductus, -ūs (ŭ) m., ductiō: fait de mener, de conduire, d'amener (aquae ductus), M. L. 571. Il est à noter que Cicéron dit ductus aquarum là où Vitruve dira ductio aquarum (cf. l'opposition entre ital. doccione, M. L. 2788 a, B. W. douche, et v. fr. doit de ductus, M. L. 2789). Ductiō est rare et apparaît seulement à l'époque impériale dans des écrivains techniques (Vitruve, Celse, Digeste). Ductus est, au contraire, ancien et usuel; cf. ductü auspiciõque; de même les composés conductió, circumductiō, deductiō, etc. (Cicéron, Plaute). Sur cette opposition, cf. Meillet, BSL 25, 138; ductura, M. L. 2789.

ductor : guide, chef. Mot de style noble, traduit dans la poésie épique le gr. ητεμών; ductilis (langue impériale) : qu'on peut conduire ou tirer ; malléable. M. L. 2788; ductim, adverbe ; ductărius : qui sert à tirer (Vitruye) : subductărius (Caton).

Fréquentatif : ducto, -ās (archaïque et postclassique), même sens que dūco, et aussi « séduire, tromper ». M. L. 2787. De là ductito, -ās (Plaute).

Composés de dūcō, -is : abdūcō = got. af-tiuhan et. pour le sens, gr. ἀπάγω « emmener, éloigner, faire sortir » et « dériver, détourner » : quelquefois avec idée de violence ou de séduction. Don., Ad. 259, ducimus uolentes, abducinus inuitos : Sén., Ben. I 9. 4, nemo uxorem duxit nisi qui abduxit : abductio (langue de l'Église, IVe siècle) ; addūco = got. at-tiuhan : tirer à soi, amener. M. L. 160 ; conduco, transitif et absolu : a) transitif 1º conduire. mener ensemble, réunir, contracter (συνάγω); 2º engager, louer (μισθώ; cf. locare sous locus). Se dit d'abord des hommes ; c. operārios, coquos ; joint à cogere par Cic., Tull. 27. si quae familia ... et homines aut seruos aut liberos coegisset aut conduxisset. Appliqué ensuite aux choses : c. domum, aedēs, etc. De là conductus, -ī, conducium, -ī n.; β) absolu, 3° personne singulier et pluriel «se rencontrer avec. convenir à » (= congruit, conuenit). Plt., Ba. 56, huic aetati non conducit... latebrosus locus. Cf. le sens de duire en vieux français. Panroman, sauf roumain : mais le sens montre que, comme dans le cas de \*com-mandare remplacant commendare, le mot roman ne continue pas le mot latin ancien et résulte d'une combinaison de cum- et de dücō à basse époque. Cf. M. L. 2127 et 2128, conductum. Dérivé : conducibilis (Plt.) Tri. 55) = ūtibilis, ūtilis. Le dérivé conductio reflète les sens multiples du verbe. Il signifie : 1º location, louage ; 2º traduit dans la langue de la rhétorique, συναθροισμός ; 3º dans la langue médicale, σπασμός « contraction ». Autres dérivés : conductor « locataire », conducticius, conductela

dēdūcō : emmener; tirer de haut en bas (les fils), d'où « filer » et, par suite, « composer » (un poème); « retirer, réduire ; faire descendre, baisser »; d. uōcem, d'où dēducta uōx. Dérivé : dēductiō : action d'emmener; diminution, déduction.

dīdūcō : emmener de côté et d'autre ; séparer, diviser, disperser.

*Éduco* : mener au dehors, faire sortir, élever (cf. *ēduc*tus et *ēditus*) ; quelquefois pris dans le sens de *ēducāre*.

indūcō: 1º mener, conduire dans. De là animum ou in animum indūcere « se mettre dans l'esprit » (avec l'accusatif ou une proposition infinitive), animum indūcere ad « amener son esprit à »; 2º en langue de théâtre : introduire un personnage sur la scène ; par suite, « représenter »; 3º mettre sur, couvrir, enduire : i. postes pice, i. coria super laterës, i. uariãs plūmās (Hor., A. P. 2) ; souvent confondu dans cet emploi avec induere ; 4º tirer une ligne et « biffer »; 5º tromper, mettre dedans (cf. circumdūcō et inconciliō). M. L. 4383. Outre les sens du verbe, le dérivé inductiō a servi à traduire des expressions techniques du grec : ἐπαγωγή, induction logique ; personārum ficta inductiō = προσωποποιίa ; erroris inductiō = ἀποπλάνησις. Pour indūctilis, v. M. L. 4384.

intrōdūcō; obdūcō (sens spécial : couvrir; cf. operiō, officiō); perdūcō, M. L. 6405 a; prōdūcō : produire, prolonger; prōductiō; redūcō (redd-, e. g. Lucr. I 223) : ramener, réduire, M. L. 7149; sēdūcō; subdūcō, M. 1 8355; trādūcō: mener au delà; faire passer; donner spectacle; traduire. M. L. 8831.

L'emploi du nom racine dux simple avec valeur de nom d'agent est exceptionnel (cf. cleps et  $r\bar{e}x$ ). Le gen manique n'a, comme on l'attend, qu'un type composé v. angl. heri-togo, v. h. a. heri-zogo « chef d'armée )

diidum adv. : autrefois, depuis un certain temps. spécialisé ensuite dans le sens de « il y a longtemme depuis longtemps ». Désigne encore dans Plaute un mo. ment peu éloigné aussi bien qu'un passé lointain; aine ut dudum « aussitôt après que », Au. 705; le sens est équivoque dans une phrase comme Am. 683, sic salutat atque appellas quasi non dudum uideris « comme și tu ne m'avais pas vu tout à l'heure » ou « comme si tu ne m'avais pas vu de longtemps ». Surtout employé dans les locutions haud dūdum (archaīgue, perdūdum, Pit-Sti. 575), iamdūdum, quamdūdum. Le mot a une couleur ancienne. Cicéron et Virgile l'emploient, mais non César ni Salluste. Disparaît à l'époque impériale, tandis que iamdudum continue à vivre à côté de iampridem, Non roman. - Sur diū considéré comme résultant d'une contamination, v. ce mot.

Il semble impossible de ne pas reconnaître dans dum une forme enclitique de la particule dum et, quant à  $d\bar{u}$ , de ne pas rapprocher  $d\bar{u}r\bar{a}re$  au sens de « durer, Il y a, en effet, un groupe de mots indo-européens indi quant la longue durée : arm. tew « durée », hom.  $\delta \eta_0 \psi_0$ (ancien  $\delta f \bar{a} \phi \phi_0$ ) « depuis longtemps » correspondant à arm. erkar « long » (en parlant du temps), de \*dwāre, gr.  $\delta \dot{\gamma}_0$  (ancien  $\delta f \dot{\alpha}_0$ ) « depuis longtemps », v. sl. davi « depuis longtemps », davīnā « ancien »; i.-ir. dū-ra « loin, lointain »; hitt. tuwa « loin », tuwala-, de \*dwā-lo- « lointain »; cf. Benveniste, BSL 33, 142.

duellum : v. bellum.

dui- : v. duo et bi-.

duim : v. dō.

duleis, -0: doux au goût (par opposition à amārus: Publ. Syr. 144, dulce etiam fugias fieri quod amarum potest). Par extension, « doux » dans tous les sens de l'adjectif, au physique et au moral, comme gr. γλυκός, γλυκερός, dont il est synonyme. Ancien et úsuel. Patroman. M. L. 2792; B. W. s. u.

Dérivés : dulcia n. pl. (tardif) : douceurs, sucreries; d'où dulciārius ; dulciola, -ōrum (Apul.) ; dulciculus; dulcēdō ; dulcitās (très rare ; anté- et postclassique) dulcitādō (rare); dulcor m. (tardif), M. L. 2793. Ces deux derniers créés d'après amāritādō, amāror; dulciāmen (Diosc.); dulciātus (Gloss.). De dulcor a été tiré dulcōrō, -ās (langue de l'Église); dulcō, -ās (bas latin), M. L. 2791; ēdulcō (rare): adoucir; indulcō, M. I. 4384 a; dulcēscō, -is: s'adoucir.

Quelques composés poétiques en dulc(i)- sur le mo-Quelques composés poétiques en dulc(i)- sur le modèle des types grecs en γλυχυ-; dulcifer (Enn.), dulcacidus = γλυχύπιχρος, dulcilequus, dulciōreloquus (Laeques), dulcirādīx (Diosc.) = γλυχύρριζα, dulciuocus = μελφδός.

μελφονα; On est tenté d'établir un rapport avec gr. γλυχός doux », γλεῦχος « vin doux », en admettant que γλυχός reposerait sur \*dluku- et qu'il y aurait eu assimilation. Hypothèse non vérifiable. Pas d'autre rapprochement.

dulgo, -ere : livrer en représailles, mot de la loi Salique, sans doute d'origine germanique; v. Thes. s. v.

dum (dunc, époque impériale, d'après tum, tunc) : particule temporelle marquant la simultanéité de deux actions qui se déroulent. S'emploie :

10 Sans valeur subordonnante (cf. Ernout-Thomas. Sunt. Lat.<sup>2</sup>, p. 370). Se trouve avec ce sens dans des nhrases corrélatives, cf. Quint. 9, 3, 16, Catullus in Epithalamio (62, 45) : dum innupta (intacta, codd. Cat.) manet, dum cara suis est, cum prius dum significet « guoad », sequens « usque », où il n'y a peut-être qu'une imitation du gr. žως... žως. L'exemple d'emploi isolé de dum qu'on cite dans Plt., Ru. 779, ne peut être retenu, le texte, conservé seulement par l'Ambrosien, étant lacunaire et incertain. Dum subsiste encore comme second terme des composés : du-dum « pendant ce temps » et « de temps en temps », non-dum « pas encore » (et nē-dum) uix-dum. Se joint souvent comme enclitique soit à des adverbes ou à des mots exclamatifs, soit à des impératifs : agedum, abīdum, circumspicedum (cf. le ave δή grec), ehodum, prīmum dum (= πρῶτον μέν ou δή), nuidum. etc., comme particule de renforcement définie par le glossaire de Placide, dum aduerbium hortantis est, analogue au gr. Sh, au fr. donc dans « donne donc », etc. Ici. dunc dans les langues romanes, M. L. 2795 : la forme dunc est attestée épigraphiquement à basse époque, CIL III 1903, 8 ; 14406 a, CE 619, 2 ; 1305, 2 ; 1549, 10, avec le sens de « pendant que »; elle est évidemment construite d'après tum, tunc) ; le type fr. donc doit résulter d'une contamination avec tunc ou être issu de dum-que?

2º Avec valeur subordonnante « dans le temps, tout le temps que » et, de là, « jusqu'à ce que ». Dans le premier sens, dum est suivi régulièrement de l'indicatif présent, quel que soit le temps de la proposition corrélative, pour marquer le déroulement simultâné de l'action : dum hace geruntur, Caesari nuntiatum est, Caes., BG 1, 46, 1. Toutefois, cette syntaxe tend à s'oublier et dum peu à peu arrive à se construire comme cum, dont il est voisin par le sens : dum hace in Apulia gerebantur, Samnites... urbem non tenusrunt, T.-L. 10, 36, 16 (le premier exemple de cette construction est sans doute dans Cic., p. S. Rosc. Am. 91; v. Landgraf ad l.); à basse époque, on trouve même dum pour cum, cf. Thes. V 1, 2218, 40; 2229, 20. — Dans le sens de « jusqu'à ce que », dum est suivi de l'indicatif ou du subjonctif de

- 187 -

volition ou de possibilité, suivant la nuance que veut exprimer l'écrivain (cf. priusquam). — Enfin, dum s'emploie dans le sens dérivé « pourvu que »; dans ce cas, il est souvent accompagné de modo : dum modo. Ancien, usuel; v. E. Löfstedt, Z. Ursprung u. Gebrauch d. Partikel dum, Strena Philol. Vpsal., 1922, 408 sqq.; Brunner, Entwicklung der Funktionen der lat. Konjunktion dum, Tübingen, 1936. — Demeuré dans les langues romanes, soit sous la forme dunc, de \*dunque, v. B. W. donc (panroman, sauf roumain), soit uni à interim, df. l. 2794. — Sur bas lat. dunc, v. W. von Wartburg, Franz. etym. Wört., sous dunc.

On peut se demander si dum ne serait pas formé comme tum et cum; alors on rapprocherait -dam dans guidam, -dem dans idem. Mais -dam et -dem n'ont pas d'étymologie. D'autre part, on n'explique pas ainsi la notion de durée qui est essentielle à dum. Ceci conduit à envisager la possibilité d'un lien avec la racine qui indique la durée dans düdum (où dum figure, du reste, comme second terme) et dürāre : v. düdum.

dum-taxat (avec assimilation duntaxat) : particule limitative formée de la réunion de dum et d'un subjonctif d'un verbe \*taxo désidératif de tango (cf. uiso, uideo). Proprement « jusqu'à ce qu'il puisse toucher » (peut-être d'abord en parlant de la balance, v. Thes. s. u.), c'est-à-dire « jusque-là », « seulement », « en n'allant pas plus loin » (avec valeur restrictive, comme tenus). Avec subordination : « dans la mesure où » (Lucr. 2, 123). Les deux éléments sont encore séparés dans la loi de Bantia, CIL Iº 582, [quei uolet dum minoris] partus familias taxsat, liceto ; cf. Festus 288, 34, cum quis uolet magistratus multare, dum minore parti familias taxat. Ancien et classique, mais rare; sous l'Empire, surtout employé dans la langue du droit ou dans des expressions artificielles et archaïsantes, comme si dumtaxat = si modo, Gell. 1, 13, 6, etc. Non roman.

dümus, -I m. : ronces, broussailles. Ancienne forme dusmus d'après P. F. 59, 3 : dusmo (l. dusmoso?, le dusmum, incultum des Gloss. peut provenir de Festus), dusmo in loco apud Liuium (frag. 39), significat dumosum locum. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : dümētum (dumectum quasi dumicetum d'après P. F. 59, 6; la forme dümectum est analogique des autres dérivés où le suffixe s'ajoutait à la gutturale du thème, comme salicium, cārectum, frutectum; cf. lumecta, (h)umecta, rūdecta, uirecta) : ronceraie; dümõsus; dümicola f. (Avien, d'après siluicola); dümālis (Mart. Cap.); dümēscõ.

On compare irl. doss « buisson » (douteux d'après H. Pedersen, V. Gr. d. kelt. Spr., I, 56) et m. h. a. zūsach « broussailles », v. h. a. zir-zūsōn « débroussailler ».

dune : v. dum.

duo, duae, duo : deux. Ancienne forme de duel, qui a tendu à prendre la flexion du pluriel. Duo sert pour le masculin et le neutre; la forme duae est sentie comme pareille au type *illae*, bonae, etc.; la langue vulgaire a créé un masculin duī et un neutre dua, cf. Quintilien I, 5, 15. Le génitif duõrum a tendu à remplacer un plus ancien duom, duum, l'accusatif duõs, un ancien duo identique au nominatif. A basse époque, enfin, duo tend à

devenir indéclinable (comme il l'est déjà en grec chez Homère). Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 2798. Duo figure dans duodecim et, sous une forme réduite, dans ducenti, -de, -a (cf. trecenti), M. L. 2799 et 2784. Cf. aussi dubo, dubius.

Dérivés et composés : dualis : duel. Adjectif sans doute créé par Quintilien (cf. Inst. Or. 1, 5, 42) dans l'expression dualis numerus, qui traduit doixòc doitμός. De là, à basse époque, duāluās « le nombre deux » (= gr. δυάς). Cf. plūrālis, plūrālitās.

dubius : v. ce mot.

duplex : plié en deux (se dit d'une étoffe, d'un vêtement); divisé en deux; double; cf. simplex, triplex, etc. : pour le second élément du composé, v. plico sous plecto. S'emploie aussi en poésie, comme gr. διπλούς. avec des objets qui vont par paires : duplices oculi, duplices palmae, emploi où il finit par être un substitut de duo. Au sens moral. « ambigu » et « fourbe ». Ancien. usuel et classique.

Dérivés : dupliciter : duplicarius m. « soldat qui recoit double solde » : duplico. -as. M. L. 2801 (surtout roumain ; les autres langues romanes ont des représentants de duplare) ; duplicatio (latin impérial), mot savant qui a pris différentes acceptions techniques et a servi, entre autres, à traduire le gr. avadínhome; duplicator (Sid.); conduplico (cf. congemino); duplicitās (Tert.); dupliculārius, διμοιρίτης (Gloss.); duplicamen (Diosc.).

duplus, -a, -um : double, M. L. 2802 ; v. irl. diabul. Cf. triplus, etc. Substantivé : duplum et dupla « le double »; duplio : le double (cf. talio). Attribué aux antiqui par P. F. 58, 14. Se trouve dans la loi des XII Tables. Sert aussi à traduire διπλασίων, le double du nombre parfait (six), c'est-à-dire « douze »; duplitās (Gloss.) ; duplo, -ās : doubler ; duplātio (Dig.). Appartient au latin juridique; la langue classique dit duplico. Panroman, sauf roumain. M. L. 2800; duplāris, -rius.

dupondium, -ī n., dupondius m. (et di-; pour le second terme du composé, cf. pendo, pondus, pondo) : 1º dupondius, monnaie valant deux as; 2º mesure de deux pieds. Dérivé : dupondiārius (di-).

On ne peut déterminer si lat. duo représente un ancien \*duwo répondant à gr. Súo et à arm. erko-, de erko-tasan « douze », ou si l'ŏ est abrégé de ō, d'après la tendance des mots iambiques, comme dans ego, bene (de \*ego, \*dovenē), cf. véd. d(u)vá, hom. Súw, v. sl. dŭva, lit. dù. arm. erku. Ce qui ferait préférer la première hypothèse, c'est que, comme gr. Súo, lat. duo n'a pas de formes distinctes pour le masculin et le neutre (à la différence de l'indo-iranien, du slave, du baltique, etc.). - Le nominatif féminin duae est superposable au nominatifaccusatif ducl, véd. d(u)vé, v. sl. dűvé, lit. doi, sans doute irl. di (v. H. Pedersen, V. Gr. d. kelt. Spr., II, § 470, p. 120 sqq.). Compris comme un nominatif, il a entraîné un accusatif duās. - L'extension des formes de pluriel qui se développe en latin à l'époque historique et qui a pleinement abouti en roman est complète déjà en ombrien : nom. masc. fém. dur, acc. fém. tuf, nom.-acc. neutre tuva, dat.-abl. tuves, tuver-, duir. - Là où, comme en latin, la catégorie du duel a disparu, apparaît la tendance à donner à « deux » une flexion de pluriel.

Pas plus en latin qu'ailleurs, l'ordinal de e dem n'est tiré de la racine du nom de nombre ; on se sert alter, qui a remplacé d'autres mots (v. iterum et celen - Un autre substitut des anciens adjectifs indiques opposition de « deux » est secundus, adjectif en -und en face de sequor.

L'adverbe signifiant « deux fois » repose sur une form à \*dav- initial, tandis que duo repose sur un ancient \*duwo : bis repond à skr. doih, av. bis, gr. 815; v. et bīnī.

Au premier terme de composés, l'ancien \*dwi. représenté par lat. bi-; v. ce mot. - Le type du duplex, et sans doute de dubius, se retrouve en ombrie dans : tupler « bīnīs », dupla « bīnās », en face de lat, da plus, tuplak (acc. sing. n.) en face de duplex, du-pursua « bipedibus » et dans le dérivé duti « iterum ». Hors de l'italique, on cite seulement lette du-celes « voitures deux roues »; mais on ne voit pas comment s'explique rait du- s'il n'est pas ancien ; du reste, l'-i- de \*dan n'est pas radical, non plus que celui de tri- (lat. tree Jules Bloch a fait remarquer que, dans l'Inde, on dupada- « bipède » chez Asoka et dujihoa- « qui a denv langues », etc., en pali.

duouir (duum-), -I m. Le singulier est tiré du plurie duo uirī; le doublet duumuir, de la forme de génitif duum uirum. On a dit d'abord duum uirum arbitran ou iūdicio, puis duumuirī et duumuir. Le procédé da formation s'est étendu aux désignations d'autres mail gistrats : triumuir, alors que Caton disait encore si trium uirum sim « si j'étais des très uiri » ; quinqueuir, decemuir etc. Cf., de même, sexprimus, nongentus et gr. Sexámon τος, et Wackernagel, Vorles. I 90.

Dérivés : duumuirātus, -ūs m.; duumuirālis, -itā (Cod. Théod.), -uirālicius (Inscr.).

duplex, duplus : v. duo et plecto.

duracinus : v. durus.

durco (durgo), -onis m. : 1º sorte de navire ; 2º poisson de mer = δόρχων, Isid., Orig. 19, 1, 10.

dureta, -ae f. : sorte de baignoire en bois. Mot espa gnol d'après Suét., Aug. 82, 2; peut-être celtique. Le gr. Spoltn est loin.

düreus, -a, -um : ligneus. Transcription de δούραος cf. durateus, dans Lucr. 1, 476.

durgo, -onis m. : = dorcas (Itin. Anton.). Peut-être même mot que durco.

durio. -onis m. : sorte de mime : joint à turpio et à sannio par Mar. Merc., Subn. 4, 3. De durus « à la tête dure », cí.  $d\bar{u}ricorius$ , ou de  $\Delta \omega \rho \omega v$ ?

duro : v. dudum et durus.

durus, -a, -um : dur. Sens physique et moral du au toucher » et « dur de cœur, à la tête dure ». Subst n. dūrum (sc. lignum) « bois dur »; dūra pl. « duretés, épreuves ». Ancien, usuel. M. L. 2808 ; et celtique : il. dúr, britt. dur.

Dérivés : duriter (sans doute d'après crudeliter), ancien, usuel et classique ; dürē, rare et plus récent, cl Thes. V<sup>1</sup> 2313, 11 sqq.; duritia (-ties), usuel, M. L. 2806; duritas (rare, Cic.); duritudo (archalque); du

perit. Ce dénominatif de dūrus doit être, à l'origine, différent de duro « je dure », qui semble appartenir à la même rent de  $d\bar{u}$ - que l'on a dans  $d\bar{u}$ -dum. Mais la parenté des concepts « dur » et « qui dure » a du favoriser la des touvert durâre « durer » s'oppose à des mots container, la liquéfaction, la putréfaction : cf. Lucr. 3. [1004] [corpus] neque post mortem durare uidetur, en face de 342, [artus] percunt... conqueputrescunt, etc. C'est au sens de « durer » que se rattachent des emplois comme plt., Mi. 1249, durare nequeo/quin eam intro, et le sens de « endurer », e. g. Vg., Ae. 8, 577, patior quemuis durare laborem. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2805. Germanique : v. sax. \*dūrōn « dauern ».

A dūrō se rattachent : dūrābilis, -bilitās (époque impériale); dūrāmen (Lucr.); dūrāmentum « vieux bois de la vigne » et « callosité » (Mul. Chir.) ; dürētum (Gloss., cf. asprētum); \*dūranio « durillon » M. L. 2804 et durāniolus? ; ēdūrus : très dur (Vg.) ; ēdūrō, -rēscō ; indūrō, indūresco (époque impériale), cf. M. L. 4386 et 4387 ; obduro. M L 6011 (et \*abdūro), cbdūresco, obdūrefacio; per-

dūro; dūracinus? : qui a la chair adhérente au noyau,

dur. Épithète appliquée à certains fruits (cerasea, persica. ūua). Les Latins y voyaient un composé de dūrus + acinus et ce serait une traduction de σκληρόσαρхос, -хоххос, cf. duricorius (Cloat.); l'explication par nom de la ville Dyrrachium (ancien \*Duracium), cf. Keller, Lat. Volksetym., 232 sqq., est peu vraisemblable. Ancien (Caton); M. L. 2803. Autres composés : duribarbus, -bis (Vindic.), dūribuccius (Gloss. Ansil.), dūricors, -cordius, -cordia (tous tardifs, langue de l'Église, cl. σχληροχάρδιος), dūricorius, dūripēs (= σχληρόπους) (Gloss.). - Sur obdūrāre « boucher », dû peut-être à une confusion tardive avec obturāre, v. Niedermann, Emerita XII (1944), p. 74.

Pour oridurius. v. os.

Aucune étymologie sûre. Osthoff, Et. Parerga, 111 sqq., a supposé une forme dissimilée de \*drūros et rapproché skr. dārunáh « rude, fort », irl. dron « solide », lit. drútas « fort, solide », gr. δροόν · Ισχυρόν, 'Αργεΐοι, Hes., et δρύς « arbre, chêne » (v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 258). Pas d'autre exemple de cette dissimilation peu vraisemblable.

dusius : daemon immundus, incubus. Gaulois, d'après St Aug., Ciu. D. 15, 23; Isid. 8, 11, 103.

dux : v. duca